

ESSAI SUR L'HISTOIRE POLITIQUE



DU NORD-MAROCAIN

Si les expressions blad el Makhzen et blad es Sîba, employées dans le sens absolu, qu'on leur attribue parfois, ne répondent pas exactement à la réalité, elles en donnent cependant une idée approximative. Le Maroc comprend en effet des régions soumises au Makhzen et des régions insoumises. Mais de nombreuses nuances intermédiaires modifient dans une large mesure, la valeur relative des deux termes, d'un point à l'autre du territoire. En outre, tel district, soumis au régime gouvernemental à une époque, est insoumis à une autre. L'état présent, quel qu'il soit, ne peut se définir par une classification rigoureuse, étant par lui-même d'une appréciation délicate. Il ne résulte pas uniquement de faits contemporains, mais procède dans une certaine mesure, d'antécédents historiques qui réagissent sur la condition du moment, et contribuent à la rendre plus variable.

Dans le nord du Maroc, il semble, au premier abord, qu'on puisse délimiter aisément le territoire où domine le Makhzen, et celui qui échappe à son autorité. On peut être tenté d'attribuer l'insoumission des tribus, à la seule cause générale d'une anarchie endémique. Mais des observations plus détaillées montrent les Andjera, voisins de Tanger, tantôt sujets, et tantôt rebelles. Elles font voir à Tétouan,

où se recrutent cependant quelques hauts fonctionnaires, bien des manifestations d'un esprit frondeur. Elles témoignent par le chérifisme local, d'un état de choses, dans lequel le désordre prend des apparences politiques, comme si l'anarchie sociale cessait d'être seulement la cause, pour devenir en partie l'effet. Il n'est pas besoin de scruter profondément le mouvement propre du nord marocain, à notre époque, pour sentir la nécessité d'en étudier les origines, afin d'en discerner les caractères et l'orientation. En se proposant ainsi de faciliter la connaissance du présent, par l'examen du passé, on ne s'est pas donné pour but, dans les notes qui suivent, de déterminer tous les éléments d'un problème, complexe, mais seulement, d'en analyser quelques éléments importants, comme types opposés de tendances contraires. Ces notes ne constituent pas, toute l'histoire politique du nord-marocain. Elles en présentent seulement quelques aspects caractéristiques, permettant de reconnaître l'intervention de forces, variables d'un âge à l'autre, entre le pouvoir souverain et son application sociale.

On saisit sur le vif, dans les événements contemporains, l'antagonisme de l'aristocratie chérifienne, d'origine traditionnelle et religieuse — à laquelle les tribus se sont inféodées plus ou moins complètement, au profit de clans nobiliaires multiples — et d'une aristocratie administrative d'origine militaire, qui, tout en représentant encore le Makhzen moderne, à certains moments, n'a pas été sans s'imposer naguère aux sultans. L'étude historique du chérifisme local et celle de la famille des Oulad 'Abd aṣ-Ḥadoq éclairent bien des faits de l'époque actuelle, d'un nouveau jour, sans cependant les préciser tous. Elle ne résume pas toute l'histoire politique du nord marocain. Peut-être montre-t-elle du moins, ce qu'est cette histoire.

I

LES CHORFA



I

LES DERNIERS IDRISIDES.

Les auteurs musulmans sont d'accord pour attribuer le démembrement de l'empire idrside, au partage du Maghrib entre les fils d'Idrîs II, par Mouhammad, l'aîné, sur les conseils de leur grand'mère Kanza. Si quelques princes idrisides purent, ensuite, reconstituer entièrement l'ancienne souveraineté familiale, ce ne fut que passagèrement. La désagrégation commencée ne fit que s'accroître.

La confédération idrside, formée par Mouhammad et qui le reconnaissait pour chef, était divisée en provinces distinctes : Tîkîsas, Tarr'a, le pays des Çanhâdja et des R'omâra — c'est-à-dire la région située entre Fès et le littoral septentrional, le Rif — échurent à 'Omar; les Hawwara, les Tsoûl, Miknâsa et le Djebel R'yâta, tribus berbères entourant Fès, furent attribués à Dâoûd; Yahya eut Baçra, Acîla, Al-'Arâich et les contrées avoisinantes, c'est-à-dire les districts situés entre Fès et Tanger; cette dernière ville, avec Tétouan, Ceuta et le Rif occidental, forma la part d'Al-Qâsem; Ahmed eut les tribus de Miknâsa, Tadla et Fazâz, au Maghrib central; 'Abdallah gouverna le sud marocain, Ar'mat, Nefîs et le Soûs al-Aqça; 'Isa, la province de Chella sur l'Atlantique; enfin celle de Tlemcen devint le lot d'Ḥamza. Quant à Mouhammad,

il garda pour lui Fès, la capitale, avec suprématie sur tous ces petits royaumes vassaux¹.

Les conséquences de ce partage ne tardèrent pas à se faire sentir, par des discordes qui troublèrent tout le pays si bien gouverné par Idrîs. 'Isa se révolta contre le khalife; Al-Qâsem, mis en demeure de châtier le rebelle, refusa de combattre son frère, dont il était le voisin, et se vit dépouiller par 'Omar, qui avait pris en main la cause du Prince des Croyants. 'Omar réunit donc aux siens les états de 'Isa et d'Al-Qâsem, et demeura ainsi le seul maître de tout le Maroc septentrional.

Nous verrons, par la suite, que la répartition des chorfa idrisides multipliés à travers tout le Maghrib, correspond encore, à peu de chose près, aux divisions de l'ancien partage familial. Les influences qu'ils représentent sont le plus souvent régionales : les descendants d'Abdallah se trouvent encore dans le sud-marocain et ceux d'Aḥmed dans le centre; ceux de Mouḥammad sont tout puissants à Fès et dans le nord; ceux d'Omar dans le Maghrib septentrional. Quant à Al-Qâsem, ses descendants, après avoir détenu longtemps le pouvoir dans cette dernière région, ont donné naissance aux branches djoûtites, résidant à Fès; mais on révère encore sa mémoire dans la province de Tanger. Le mausolée, authentique ou apocryphe, connu sous le nom de Sidy Qâsem, au bord de la lagune du même nom, entre le cap Spartel et Acîla, et où la tradition place le tombeau d'Al-Qâsem, est un but de pèlerinage très fréquenté par les Djebala de la région².

1. Cf. *Roudh el-Kartas. Histoire des souverains du Maghreb et Annales de la ville de Fès*, trad. Beaumier, p. 61 et suiv.; Ibn Khaldoun, *Histoire des Berbères*, trad. De Slane, II, p. 145, 563 et suiv.; El-Bekri, *Description de l'Afrique septentrionale*, trad. De Slane (*Journal asiatique*, 1859, I, p. 352); Fournel, *Les Berbers*, I, p. 498 et suiv.; Mercier, *Histoire de l'Afrique septentrionale*, I, p. 276.

2. Sur ce mausolée, cf. Salmon, *Une tribu marocaine : Les Faḥçya* (*Archives marocaines*, II, p. 248).

Trois des fils d'Idrîs, seulement, intéressent l'histoire du Maroc septentrional, où leurs familles se sont maintenues jusqu'à nos jours : Mouḥammad, 'Omar et Al-Qâsem. Les descendants directs de Mouḥammad, établis à Fès, y jouirent pendant soixante ans d'une grande puissance et d'une égale popularité; puis Yahya, fils de Yahya, fils de Mouḥammad, compromit son autorité par ses débordements. A sa mort, le royaume de Fès et le khalifat passèrent aux mains d'Alî, fils d'Omar, qui ne put les défendre contre l'agitateur 'Abd ar-Razzâq¹. Un Qâsimite revint alors au pouvoir, puis un petit-fils d'Omar, jusqu'au moment où les Fâṭimites, maîtres déjà de toute l'Ifrîqya et établis à Mahdya et à Qayrouân, firent leur apparition sur les frontières du Maghrib, appelant les peuples sous la bannière du Mahdî 'Obaîd Allah². Al-Ḥasan, petit-fils d'Al-Qâsem, plus connu sous le surnom d'Al-Ḥadjdjâm (le phlébotomiste), essaya vainement de résister : trahi et chassé de Fès, il mourut misérablement, laissant le chef fâtimite, Moûsa ben Abî l-'Afya, poursuivre de sa haine fanatique les derniers Idrisides.

Investi par son cousin Messala, chef des Mîknâça de Tiharet, du commandement du Maghrib, Moûsa avait juré d'exterminer la descendance d'Idrîs et il aurait mis son projet à exécution, sans la crainte du ressentiment qu'eût provoqué partout le massacre de la famille sainte. Ses menaces, et la mort d'Al-Ḥadjdjâm n'en provoquèrent pas

1. 'Abd ar-Razzâq était un Andalous de Huesca, qui avait réussi à se faire reconnaître pour chef par quelques tribus berbères et était entré à Fès, où il régna quelques mois. Cf. *Roudh el-Kartas*, p. 104-105 ; Fournel, *op. cit.*, I, p. 18.

2. Il y avait peu de temps que ce missionnaire des idées chi'ïtes était arrivé en Ifrîqya. Fondateur de la dynastie des Fâṭimites (de Fâṭima, fille du Prophète et épouse d'Ali), il s'était fixé à Mahdya en Tunisie et commençait contre l'Égypte, les expéditions qui devaient aboutir à la fondation du khalifat du Caire. Cf. Fournel, *op. cit.*, I, p. 136 et seq.

moins, chez les Idrisides, une panique telle qu'ils oublièrent un moment leurs divisions, pour se rallier autour de leur aîné Ibrahîm, petit-fils d'Al-Qâsem et frère d'Al-Ḥadjdjâm. Ce prince construisit alors, comme place de refuge, pour tous les siens, la forteresse de Ḥadjar an-Nasr (le rocher de l'aigle)¹.

La position de la forteresse, dernier boulevard de la puissance idriside reste incertaine, en raison des contradictions qu'on relève à son sujet chez les auteurs arabes. D'après le *Roudh al-Qartâs*, Ḥadjar an-Nasr se trouvait dans les parages du Rif et le traducteur l'identifie, par confusion, avec Alhucema². Ibn Khaldoun la place auprès ou dans les dépendances de Ceuta³; El-Bekri, sur la route de Ceuta à Fès, entre l'Oued Maghar et fleuve Louqqoç⁴; Al-Kittâny, dans le pays des Soumata⁵. Aucune ruine connue, de la région comprise entre Alhucema, Ceuta et Al-Qçar, ne répond aux souvenirs qu'évoque la place forte des Idrisides, mais il ne semble pas douteux que Ḥadjar an-Nasr était au pays des R'omâra ou des Maçmoûda, c'est-à-dire dans la région du Rif occidental⁶.

1. Cf. Ibn Khaldoun, *op. cit.*, II, p. 568; El-Bekri, *op. cit.*, p. 359.

2. *Op. cit.*, p. 112.

3. *Op. cit.*, II, p. 145.

4. « Plus loin on trouve Hadjer en-Necer « le rocher de l'aigle », résidence des Beni Mohammed. A l'occident de ce lieu est situé le canton de Rehouna, et, à l'orient, le territoire des Beni Feterkan, tribu ghomaride. Au Hadjer, le chemin forme un embranchement; si l'on prend la route de droite on arrive à Aftès, ville appartenant à Guennoun ibn Ibrahîm, et habitée par des Kotama. Cette localité est riche et florissante; elle est située à l'ouest du Hadjer et sur le bord du Lokkos... » El-Bekri, *op. cit.* (*Journ. asiat.*, 1859, I, p. 331).

5. *Al-Azhâr al-'âtira al-anfâs bi-dhikr ba'ḍ maḥâsin qoutb al-Maghrib oua tâdj madînat Fâs*, éd. Fès, 1314, p. 191.

6. M. Mouliéras, dans son *Maroc inconnu* (II, p. 350-351), rapporte le récit d'un voyageur djebalien qui dit avoir vu les ruines de Ḥadjar an-Nasr entre les tribus de Branes, Tsoul et Çanhâdja.

Les tribus du pays étaient dévouées aux Idrisides, dont la puissance se reconstitua longtemps après la chute de Ḥadjar an-Nasr, à Ceuta, à Nokour et à Melilia, pour s'y maintenir jusqu'à une époque plus rapprochée de nous. Les influences idrisides, aussi bien celle des chorfa Oulad Sidy Machîch, que celle des chorfa Ouazzânyîn, n'ont pas cessé d'être prépondérantes au Rif, dans l'Andjera et au Djebel 'Alem, c'est-à-dire dans tout le pays qui dépendait de Ḥadjar an-Nasr.

*
* *

L'histoire du second empire idriside reste assez obscure : aucun historien, aucun voyageur n'a décrit Ḥadjar an-Nasr et la vie qu'on y menait. Nous savons seulement que dès le début, les descendants d'Idrîs divisèrent leur nouvel empire en deux royaumes : l'un, composé de Tikisâs, de Nokour et du Rif, fut attribué aux descendants d'Omar ; tout le reste, c'est-à-dire les environs de Tanger et de Ceuta, avec le territoire du Djebel 'Alem, resta aux descendants de Mouḥammad¹. Les Benoû 'Omar eurent pour chef 'Isa Aboû l-'Aîch, petit-fils d'Omar ; quant aux Benoû Mouḥammad, ils obéirent, après la mort d'Ibrahîm, à son frère Al Qâsem al-Kennoûn, troisième fils de Mouḥammad fils d'Al-Qâsem, qui résidait à Ḥadjar an-Nasr. Les défenseurs de cette place eurent pendant quelques années à faire face aux attaques de Moûsa ben Abî l-'Afya ; puis, ce chef, gagné à la cause des Omayyades d'Espagne, se fit battre par une nouvelle armée fâtimite et s'enfuit dans le désert.

Les Idrisides qui avaient pris part à sa défaite se retrouvèrent alors, pour peu de temps il est vrai, en possession de la plus grande partie du Maghrib septentrional. D'après El-Bekri², Aboû l-'Aîch, fils de Kennoûn, sous l'autorité

1. Ibn Khaldoun, *op. cit.*, II, p. 147 et seq.

2. *Op. cit.*, p. 363.

duquel tous les Idrisides s'étaient groupés, possédait encore tout le territoire situé entre Iou Iddadjin, au sud de Hâdjar an-Nasr, et Fès ; mais Hâdjar an-Nasr resta sa capitale. Ce fut l'apogée de ce royaume. Quant à la partie située entre Iou Iddadjin et Ceuta, elle appartenait à Aḥmed, fils d'Ibrahîm, connu pour un des hommes les plus savants de son temps.

Pour conserver leurs états, les princes idrisides avaient dû reconnaître, pendant cette période, l'autorité du khalife fâtimite, résidant alors à Mahdya. Lorsqu'ils se trouvèrent en possession de presque tout le Maghrib, ils se crurent assez forts pour changer de parti, au profit des Omayyades d'Espagne. Aboû l-'Aîch Aḥmed commença, le premier, à entretenir des relations d'amitié avec le sultan de Cordoue An-Nâcer, au nom duquel il fit célébrer la prière dans toutes les mosquées de ses états. Il envoya même en Espagne, comme ambassadeur, son fils Mouḥammad, qui, après sa mort, survenue peu après, fut à son tour investi par le khalife omayyade, du gouvernement du Maghrib, et revint s'installer à Tikisâs, sa capitale¹.

Le khalife omayyade n'avait pas tardé à comprendre tout le bénéfice qu'il pouvait tirer de la préférence que lui accordaient les Idrisides. Il les flatta, combla leurs envoyés de faveurs et voulut en faire ses instruments pour arracher tout le Maghrib aux Fâtimites, dont la puissance, établie solidement en Égypte, menaçait à la fois l'Orient et l'Occident. Mais les visées ambitieuses d'An-Nâcer ne tardèrent pas à inquiéter les Idrisides et surtout les Benoû Mouḥammad, qui s'aperçurent trop tard de la faute qu'ils avaient commise, en sollicitant la protection des

1. Son cousin, 'Isa ben Aboû l-'Aîch, s'était emparé arbitrairement de Tikisâs ; mais à l'arrivée de leur nouveau gouverneur, les R'omâra massacrèrent l'usurpateur et ses compagnons. Cf. Ibn Khaldoun, *op. cit.*, II, p. 148.

Omayyades. Voulant sans doute préparer une invasion du Maghrib, An-Nâcer tenta d'en faire détruire les forteresses. Il donna aux Benoû Mouḥammad l'ordre de démanteler celle de Tétouan. Acceptées d'abord, ses instructions aboutirent ensuite à un refus¹. Certains auteurs prétendent même que les Benoû Mouḥammad commencèrent par détruire entièrement Tétouan, puis qu'ils voulurent la relever de ses ruines, mais que les habitants de Ceuta, jaloux de la suprématie de Tétouan, se plaignirent alors au khalife Omayyade².

Quoi qu'il en soit, An-Nâcer résolut de ne pas laisser impunie la résistance des Benoû-Mouḥammad. Elle lui fournissait le motif qu'il cherchait depuis longtemps, pour envahir le Maghrib, et il envoya en 339 (950) à Ceuta, une armée importante sous les ordres d'Aḥmed ibn Yala. Sommé par ce général de prêter main-forte à l'armée omayyade, le gouverneur de Tikisâs opéra sa jonction avec elle et vainquit les Idrisides sur les bords de l'Oued Laou. La conquête du Maghrib par les Omayyades fut rapide. Tanger, tombée de suite entre leurs mains, fut incorporée à leurs possessions et Aboû l-'Aïch ne conserva Acîla qu'à condition d'y faire reconnaître la suzeraineté omayyade; les autres provinces se soumirent sans résistance³.

Les Benoû Mouḥammad durent envoyer comme otages à la cour omayyade deux de leurs plus jeunes princes, Yahya fils de Ḥasan et Ḥasan fils de Mouḥammad, qui arrivèrent à Cordoue vers l'an 953. Le khalife était alors 'Abd ar-Raḥmân. Il les combla de faveurs, et à leur mort, quelques années après, fit reconduire leurs fils au Mâghrib⁴.

1. Ibn Khaldoun, *loc. cit.*

2. El-Bekri, *op. cit.*, p. 365.

3. Ibn Khaldoun, *op. cit.*, II, p. 148 ; *Roudh el-Kartas*, p. 118.

4. El-Bekri, *op. cit.*, p. 365-366.

Un autre Idriside, Aboû l-'Aîch, attiré par la renommée de la cour de Cordoue, avait aussi quitté son apanage, pour aller vivre auprès du khalife omayyade et combattre les Chrétiens sous ses bannières¹, en confiant son gouvernement, avant de partir, à son frère Al-Ḥasan fils de Kennoûn. Celui-ci essaya de défendre l'autorité fortement ébranlée des Idrisides, sur les provinces septentrionales du Maghrib; mais la faiblesse de la dynastie qu'il représentait ne lui permit de se maintenir, qu'en obéissant tour à tour aux Fâtimites et aux Omayyades. Après avoir tenté de résister, dans son château de Ḥadjar an-Nasr, à une invasion de Djauhar, général fâtimite, Al-Ḥasan lui fit sa soumission, puis après le départ des troupes fâtimites, il revint aux Omayyades². Quelques années plus tard, en 972, une nouvelle expédition des Fâtimites sous la conduite de Bologguin fils de Zîry, contraignit encore Al-Ḥasan à faire sa soumission au khalife d'Égypte, Al-Mou'izz³. Mais cette fois, l'Omayyade Al-Ḥâkem ne pardonna pas la défection. Il envoya en Afrique une première armée qui fut défaite par Al-Ḥasan, puis une seconde, sous le commandement du général R'âlib. En présence de ces préparatifs formidables, Al-Ḥasan sentit que le sort des Idrisides allait se décider; il évacua Baçra, où il résidait à ce moment, fit transporter ses richesses à Ḥadjar an-Nasr et alla attendre l'ennemi à Qçar Maçmoûda, point de débarquement des navires venant d'Espagne. Le siège de cette place menaçait de se prolonger, lorsque R'âlib réussit à corrompre à prix d'argent les R'omâra qui formaient le gros de l'armée idriside. Al-Ḥasan, abandonné de tous, s'enfuit à Ḥadjar an-Nasr où il s'enferma. Mais des renforts impor-

1. *Roudh el-Kartas*, p. 119; Ibn Khaldoun, *op. cit.*, II, p. 149.

2. *Roudh el-Kartas*, p. 123; Ibn Khaldoun, *op. cit.*, II, p. 8, 543, 555; Mercier, *Histoire de l'Afrique septentrionale*, I, p. 360; Fournel, *op. cit.*, II, p. 325.

3. Ibn Khaldoun, *op. cit.*, II, p. 12, 131, 557.

tants permirent aux Omayyades de pousser le siège plus vigoureusement et sur le point de tomber entre leurs mains, il se décida à rendre la forteresse pour avoir la vie sauve¹.

Tous les princes idrisides établis au Rif, furent alors successivement dépossédés et R'âlib fit rapidement la conquête du Maghrib septentrional, ne s'arrêtant qu'à Fès où il rétablit l'autorité des Omayyades. La conquête achevée, le général omayyade revint à Cordoue, amenant avec lui Ḥasan et tous les princes idrisides, à qui le khalife Al-Ḥâkem fit une réception chaleureuse ; il les établit à Cordoue, en les dotant de pensions, eux et toute leur suite. L'année suivante, cependant, il se lassa du voisinage de ces hôtes turbulents et, trouvant leur entretien trop onéreux, les envoya en Orient, à la Cour fâtimite, avec Al-Ḥasan, qui avait aussi encouru sa disgrâce.

Les Idrisides quittèrent donc Cordoue en 365 (975) pour se rendre au Caire. L'Égypte était alors au pouvoir d'Al-'Azîz, fils et successeur d'Al-Mou'izz, qui avait fait jadis, si rapidement, la conquête du Maghrib. Décidé à recouvrer cette contrée, le khalife reçut les Idrisides avec beaucoup d'empressement et leur promit son appui. Il fit en effet partir Al-Ḥasan pour le Maghrib et invita les Benoû Menad de Qayrouân à lui prêter leur concours ; mais à peine de retour au Maghrib, Al-Ḥasan fut vaincu et fait prisonnier par le vizir omayyade Al-Mançoûr, qui l'expédia en Espagne : on l'assassina sur la route de Cordoue (985)².

Ainsi finit le second empire idriside. La chute de Ḥadjar

1. Ibn Khaldoun, *loc. cit.* ; Dozy, *Histoire des musulmans d'Espagne*, III, p. 125 ; Fournel, *op. cit.*, II, p. 364 ; Mercier, *op. cit.*, I, p. 372.

2. *Roudh el-Kartas*, p. 128-129 ; Ibn Khaldoun, II, p. 152. Dozy, dans son *Histoire des Musulmans d'Espagne* (III, p. 202-3), consacre quelques pages à dépeindre l'indignation provoquée en Espagne et au Maghrib par ce sacrilège.

an-Nasr produisit une profonde impression au Maghrib, où les Idrisîdes n'avaient pas cessé de compter de nombreux partisans. Pendant longtemps, les poètes pleurèrent dans leurs élégies les malheurs de cette famille vénérée, dont les représentants, dispersés dans toute l'Afrique septentrionale, durent s'enfuir dans les tribus berbères et dans les montagnes de l'Atlas, adoptant la vie nomade et dissimulant leurs origines, pour échapper à la vengeance des Omayyades¹. Les R'omâra et les Rifains en particulier, serviteurs fidèles des Idrisides, au temps de la puissance de Ḥadjar an-Nasr, ressentirent douloureusement leur chute et ce fut chez eux, précisément, que se reconstituèrent, trois siècles plus tard, les nouvelles traditions idrisides, lors de la rénovation religieuse du Soufisme.

*
* *

Les princes îdrisides qui défendirent pied à pied le patrimoine familial de Ḥadjar an-Nasr, contre les convoitises des Fâṭimites et des Omayyades, étaient tous des Benoû Mouḥammad, c'est-à-dire des descendants d'Al-Qâsem fils d'Idrîs II; les descendants de Mouḥammad, fils d'Idrîs, ne figurent pas dans cette période de l'histoire idriside du nord, et ceux d'Omar y tiennent peu de place. Seul, 'Isa Aboû l-'Aîch, petit-fils d'Omar, régna sur une partie du Rif, puis ses états furent incorporés à ceux d'Al-Qâsem al-Kennoûn. Ses descendants conservèrent toujours une influence, reconnue par les autres membres de la famille. Nous verrons plus loin que le célèbre Al-Ḥasan Ach-Châdhely appartenait à leur lignée. Quant aux descendants des autres fils d'Omar, ils habitèrent presque tous, d'après El-Bekri², soit à Fès, soit au pays des Aoureba, c'est-à-dire

1. Ibn Khaldoun, *op. cit.*, II, p. 153.

2. *Op. cit.*, p. 367.

chez les tribus berbères situées autour et au sud de la capitale. Ce fut l'un d'eux, un descendant d'Obaïd Allah, qui fonda, trente ans plus tard, en Espagne, le troisième et dernier empire idrside, celui des Hammoûdites.

Lorsque les descendants d'Idrîs virent s'écrouler avec Al-Ḥasan, fils de Kennoûn, leurs dernières espérances de domination sur le Maghrib, ceux d'entre eux qui purent se concilier le vizir omayyade, passèrent avec lui en Espagne, pour se mettre au service du khalife de Cordoue. Parmi eux se trouvaient deux frères, 'Alî et Al-Qâsem, fils de Ḥammoûd et descendants d'Obaïd Allah, fils d'Omar. La guerre sainte contre les chrétiens d'Espagne leur valut une réputation de bravoure et de vaillance, qui allait leur permettre de jouer un rôle actif dans le gouvernement. Revenu victorieux du Maghrib, le vizir Al-Mançoûr avait su profiter de l'appui des contingents berbères enrôlés par lui en Afrique, pour usurper l'autorité du khalife Hichâm II et fonder ainsi une sorte de dynastie de maires du palais; cette dynastie continua à régner de fait, sous le nom d'Amérides, jusqu'au moment où les troupes berbères se soulevèrent et proclamèrent khalife un fils d'Al-Ḥâkem, surnommé Al-Mosta'in-billah¹. Les princes hammoûdites prêtèrent un concours actif au nouveau souverain. Ils l'aiderent à monter sur le trône de Cordoue, et reçurent en récompense des charges importantes. Nommé ainsi gouverneur de Tanger et des R'omâra, 'Alî ne tarda pas à se révolter contre le prince qu'il avait élevé au khalifat. Se déclarant indépendant à Tanger, il passa en Espagne, arriva victorieux à Cordoue et se fit proclamer khalife².

La dynastie hammoûdite occupa le trône de Cordoue jusqu'à l'invasion des Almoravides, c'est-à-dire pendant

1. Ibn Khaldoun, *op. cit.*, II, p. 153; Ibn al-Athîr, *Annales du Maghreb et de l'Espagne*, trad. Fagnan, p. 387.

2. Ibn Khaldoun, *loc. cit.*; Ibn al-Athîr, *op. cit.*, p. 421 et seq.

un demi-siècle. Ses destinées en Espagne présentent peu d'intérêt pour l'histoire du Maghrib, et si nous nous y arrêtons, c'est que la province de Tanger et le Rîf occidental, c'est-à-dire ce qu'on appelait alors les provinces r'omariennes, restèrent placés sous leur dépendance directe. 'Alî avait assigné le gouvernement de Tanger et des R'omâra à son fils Yaḥya, mais à sa mort, les Berbères portèrent au pouvoir son frère Al-Qâsem. Yaḥya, désigné par son père comme héritier présomptif, passa alors en Espagne, où il se fit proclamer khalife et régna jusqu'à sa mort en 427¹ (1035).

En quittant l'Afrique, il avait laissé le gouvernement de Tanger à son frère Idrîs, sous lequel l'influence idriside s'étendit de nouveau sur les R'omâra. Il conquiert tout le Maroc septentrional jusqu'aux abords de Fès et reconstitua ainsi l'ancien empire de Ḥadjar an-Nasr. Plus tard, appelé en Espagne pour y recueillir la succession de son frère Yaḥya, il laissa au Maghrib son neveu Ḥasan ben Yaḥya comme gouverneur des R'omâra, avec l'aide d'un tuteur appelé Nadja. Puis, Idrîs étant mort, Ḥasan alla le remplacer et Nadja prit lui-même le gouvernement de la province de Tanger qu'il confia ensuite à un ancien captif des Idrisides, dévoué à leur famille, Soggout al-Berghouati.

Le gouvernement de Soggout fut l'époque la plus brillante du Maroc septentrional, sous les Ḥammoûdites². Il régna en effet, presque indépendant, pendant une quarantaine d'années et sut réunir sous sa main tous les R'omâra, chez qui les Idrisides étaient si populaires. Mais cette dynastie, qui avait pu résister, avec une inégale fortune, aux Fâtimides et aux Omayyades, devait s'écrouler définitivement sous les coups des Almoravides, venus du Sud sous

1. Ibn Khaldouî, *op. cit.*, p. 154 ; Ibn al-Athîr, *op. cit.*, p. 426 et seq.

2. Cf. Ibn Khaldouî, *op. cit.*, p. 155. C'est le personnage qui est appelé Soukra el-Berghouaty par le *Roudh el-Kartas* (p. 200).

la conduite de Yoûsouf ben Tachfin. Ne voulant pas aider ses projets ambitieux, Soggout l'attendit courageusement sous les murs de Tanger et se fit tuer dans une bataille meurtrière qui décida le sort des Hammoûdites.

Yoûsouf ben Tachfin eut vite fait de s'emparer de Tanger, de Ceuta et des provinces r'omariennes. Au même moment, les musulmans d'Espagne, dont la situation devenait plus critique de jour en jour, par les attaques des princes chrétiens, sollicitèrent le secours des Almoravides. Yoûsouf passa en Espagne et mit fin à la dynastie hammoûdite.

Un des derniers princes de cette dynastie, Mouhammad ben Idrîs, qui vivait retiré à Alméria, appelé par les Benoû Quartady du Rîf, s'embarqua vers 460 (1068) et se rendit à Melilia, où il gouverna pendant quelques années¹. Quand et comment cette nouvelle principauté disparut-elle? Les historiens du Maghrib paraissent l'avoir oubliée : elle fut probablement détruite par l'invasion almoravide. Son existence au Rîf montre du moins la persistance des influences idrisides dans cette région, malgré toutes les tentatives faites pour les étouffer. Les chorfa idrisides y étaient d'ailleurs très nombreux; beaucoup de descendants de Mouhammad et d'Al-Qâsem y étaient revenus après la première persécution dirigée contre eux par le vizr Al-Mançoûr, lors de la chute de Hâdjâr an-Nasîr. El-Bekri² constate en outre la présence de nombreux descendants d'Obaïd Allah et de Hamza, fils d'Omar, chez les Zenata et les R'omâra.

*
* *

Maîtres à trois reprises du Maghrib septentrional, les Idrisides du nord perdirent définitivement au XI^e siècle

1. Cf. El-Bekri, *op. cit.*, p. 372.

2. Cf. El-Bekri, *op. cit.*, p. 369.

de notre ère tout pouvoir temporel; des vicissitudes différentes leur avaient donné des destinées semblables.

Après avoir occupé avec éclat le khalifat à Fès, les descendants de Mouhammad, déchus de leur puissance et chassés par les descendants d'Al-Qâsem, s'étaient retirés chez les Berbères et au Rif, où ils ne conservaient qu'un ascendant religieux. L'un deux, Mezouar, petit-fils de Mouhammad, avait vécu à Hadjar an-Nasr, puis s'était établi chez les Soumata, où son tombeau est encore un lieu de pèlerinage¹; son sixième descendant, Machîch, devait donner naissance, au XIII^e siècle, à Moulay 'Abd as-Salâm, le plus grand saint du Maghrib septentrional, le *Soultân al-Djebala* « sultan des montagnards », et à Sidy Yamlah, ancêtre de la maison d'Ouazzân. D'un autre, Al-Hafid al-Imrâny, naquit la famille des chorfa *'Imrânyîn*, puissante encore à Fès².

Les Qâsemites avaient recueilli l'héritage en décadence, de leurs cousins, les Benoû Mouhammad : Al-Hadjdjâm restaura le pouvoir des Idrisides à Fès; son frère Ibrahim fonda la seconde dynastie idriside à Hadjar an-Nasr, qu'Al-Kennoûn et ses fils défendirent contre les Fâtimites et les Omayyades. Puis ces chorfa rentrèrent dans l'obscurité; une seule famille de leur branche, celle des *Djôûtites*³, conserve son influence à Fès.

Quant à 'Omar, il avait laissé cinq fils : 'Alî, Mouhammad et Hamza, dont les descendants s'étaient établis chez les Zenata et les R'omâra; 'Obaïd Allah, aïeul des Hammoûdites dont le pouvoir s'étendit, pendant un demi-

1. Sur ce pèlerinage, cf. Mouliéras, *Le Maroc inconnu*, II, p. 175.

2. Cf. sur cette famille chérifienne Ibn at-Tayyîb Al-Qâdiry, *Ad-Dourr as-Sany fi ba'q man bi-l'âs min an-nasab al-Hasany*, éd. Fès, 1308, p. 22 et suiv.

3. La branche djôûtite comprend les familles Tâhirite, 'Imranite, Qâsimite, Tâlibite, R'âlibite et Dabbâr'ite. Cf. Al-Qâdiry, *op. cit.*, p. 12 et suiv.

siècle, à la fois sur le khalifat de Cordoue et sur le Maroc septentrional; Idrîs enfin, père d'Isa Aboû l-'Aîch qui avait régné au Maghrib et dont le quinzième descendant direct devait être le fondateur du Châdhelisme.

Dépouillés définitivement du pouvoir temporel, au ^x^e siècle, les Idrisides ne cherchaient plus qu'à s'établir dans les tribus berbères, au milieu d'une clientèle dévouée à leur suprématie spirituelle. L'influence religieuse qu'ils devaient à la noblesse de leur origine, à leur hérédité chérifienne, allait trouver un siècle plus tard, un nouvel élément de vitalité, par la propagation du mysticisme, emprunté aux écoles d'Orient.

II

LA RENAISSANCE DU CHÉRIFISME.

La puissance des Almohades se propagea dans le Maroc septentrional au milieu du ^{xii}^e siècle de notre ère. 'Abd al-Moûmen, successeur du Mahdi, en route vers le nord pour conquérir les provinces r'omariennes, vit les R'omâra se rallier à lui, avec empressement. Ils l'aidèrent même à faire le siège du Ceuta¹.

A cette époque vivait au sommet du Djebel 'Alem un descendant de Mouhammad fils d'Idrîs : 'Abd as-Salâm, fils de Machîch, issu à la septième génération de ce Mezouar, petit-fils de Mouhammad, qui, après avoir vécu à Hadjar an-Nasr, s'était fixé chez les Çoumata du Djebel 'Alem. Ses descendants étaient restés dans le pays et jouissaient déjà d'une double autorité spirituelle, en raison de leur origine chérifienne et de la vénération attachée au tombeau de leur ancêtre Mezouar. 'Abd as-Salâm avait étudié pendant

1. Cf. Ibn Khaldoun, *op. cit.*, II, p. 156.

sa jeunesse sous la direction d'un chaïkh espagnol, dont il était l'élève préféré, Cho'aïb Aboû-Median, né à Séville en 520 (1126), un des docteurs les plus vénérés de l'Afrique septentrionale. Après avoir parcouru les diverses universités d'Espagne et d'Afrique, déjà initié au Soufisme par 'Abd Allah el Doukkak¹, Aboû-Median s'était rencontré en Orient avec Sidy 'Abd al-Qâder al-Djilânî², le grand théologien de Baghdâd, et à son école, avait étudié les doctrines du célèbre Aboû l-Qâsem Al-Djonaïdy³, qu'on professait publiquement à Baghdâd. Familières aux musulmans d'Orient, ces doctrines du mysticisme actif, n'avaient pas encore pénétré dans l'Afrique occidentale, où le Soufisme ne comptait que de rares adeptes. Aboû-Median en fut le premier propagateur dans l'Islam du Maghrib. Il les professa à Séville, à Courdoue, à Bougie et vint mourir à Tlemcen⁴. Accueilli froidement au début, dans cette dernière ville, il y avait ensuite acquis une renommée qui s'étendit à toute l'Afrique mineure.

Le Soufisme n'avait encore à cette époque qu'un caractère

1. Cf. *Roudh el Kartas*, p. 385-386.

2. 'Abd al-Qâder Al-Djilânî, né au Djilân, province de Perse occidentale, en 471 de l'hégire (1079 J. C.), mort en 561 (1166) est un des plus célèbres chorfa de Baghdâd, où se trouve son tombeau. Sa vie, toute d'abnégation, de pauvreté et de mysticisme, est pour les musulmans le plus bel exemple de sainteté. Il fut le fondateur et le patron de la confrérie des Qâdrya appelés Djilâla au Maroc. Cf. Rinn, *Marabouts et Khouan*, p. 173 et suiv.; A. Le Chatelier, *Les confréries musulmanes du Hedjaz*, p. 21 et suiv.; Depont et Coppolani, *Les confréries religieuses musulmanes*, p. 293 et suiv.

3. Ce docteur, né à Baghdâd, mais Persan d'origine, mort en 909 de notre ère, était le chef d'une des deux grandes écoles du soufisme panthéiste. Il professait le panthéisme avec prudence combinant la dogmatique musulmane avec un système philosophique tout à fait opposé. Cf. Dozy, *Essai sur l'histoire de l'islamisme*, trad. Chauvin, p. 322 et seq.

4. Sur ce marabout enterré à Al-Eubbâd près de Tlemcen, cf. Bargès, *Vie du célèbre marabout Cidi Abou-Médien* et W. et G. Marçais, *Les monuments arabes de Tlemcen*, p. 223 et suiv.

philosophique¹. Bien que le parti des Alides d'Orient eût, de longue date, donné l'exemple des associations organisées, le Soufisme ne se manifestait pas encore, même à Baghdâd, par des organisations rituelles. 'Abd as-Salâm ne fut donc, ni le fondateur ni le chef d'une association religieuse; il se contenta d'enseigner les doctrines d'Aboû-Median, ajoutant seulement à son ascendant de chérif révérend celui d'un chef d'école influent. Fixé au Djebel 'Alem, berceau de sa famille, au centre d'un massif montagneux situé entre Tétouan et l'Oued Louqqoç, dans un lieu sauvage et isolé, véritable ermitage, il transmit l'enseignement d'Aboû-Median à une foule de disciples venus de toutes les parties du Maghrib.

L'un d'eux s'était distingué entre tous par son zèle et son origine illustre, Al-Hasan Al-R'omâry, le quinzième descendant d'Idrîs, fils d'Omar, chérif par conséquent, et d'une famille qui avait détenu le pouvoir chez les R'omâra; lui-même était né aux environs de Ceuta en 593 (1196) dans cette tribu, comme l'indique son surnom Al-R'omâry². Après avoir suivi quelques années l'enseignement d'Abd as-Salâm, il fit profession de Soufisme, en revêtant la *kherqa* symbolique³, puis se remit en route vers l'Orient, pour se perfectionner dans l'étude des sciences religieuses, sur

1. Beaucoup d'auteurs ont écrit, à des titres divers, sur cette philosophie mystique, et il est bien difficile d'en donner une bibliographie. Nous citerons cependant : Dozy, *op. cit.*, trad. Chauvin, p. 314 et suiv.; Hughes, *A Dictionary of Islâm*, p. 608 et suiv.; Tholuck, *Sufismus*; Rinn, *op. cit.*, p. 21 et suiv.; A. Le Chatelier, *op. cit.*; Depont et Coppolani, *op. cit.*, p. 69 et suiv.

2. Et non dans le village de R'omâra près de Ceuta, comme l'ont dit plusieurs auteurs.

3. Costume symbolique fait de lambeaux rapiécés, que portent les soufis. Il est remplacé parfois par un fragment d'étoffe. Cf. plus loin notre article sur la *kherqa des Derqaoua et la kherqa soufya*. La *kherqa* n'a aussi, dans bien des cas, qu'une valeur figurative, sans représentation matérielle.

l'ordre de son maître. Son surnom de *Châdely* lui vient de son séjour dans une localité des environs de Tunis, appelée Châdhel. Persécuté à Tunis, il ne vit triompher son enseignement qu'à la célèbre université Al-Azhar, au Caire, où il formula les principes de la « Voie », de la « Règle » des *Châdhelya*¹. Il mourut en 756 (1258) dans la Haute-Égypte² et y fut enseveli, mais de nombreux disciples propagèrent en Occident les doctrines châdelites. 'Abd as-Salâm et son disciple Al-Hasan Ach-Châdhely, étaient tous deux chorfa de la meilleure lignée : leurs principaux continuateurs se recrutèrent parmi les chorfa idrisides.

*
* *

L'abus qui s'est fait du terme de *confrérie*, pour désigner les groupements des écoles mystiques, lui a donné usuellement une signification différente de celle qu'il garderait dans son application technique au Soufisme. Si les spécialisations de doctrines, et le rituel symbolique qui s'y rattache, tantôt par de simples prières évoquant les principes doctrinaux, tantôt aussi par des pratiques plus précises, constituent un lien entre les adeptes d'une même école, il n'en résulte pas nécessairement que ce lien se trouve matérialisé par une organisation qui, pour l'ensemble des écoles et souvent même pour chaque école en particulier, reste l'exception plutôt que le cas général. Le terme de confrérie, avec la valeur élastique que lui donnent les exemples du christianisme pourrait donc

1. Les écoles ou confréries, qui procèdent de son enseignement, ont continué en partie à porter le nom de Châdhelya en Algérie. Au Maroc, elles sont connues sous les noms qui rappellent leurs fondateurs immédiats. Tels sont par exemple les Derqaoua. Cf. Rinn, *op. cit.*, p. 262.

2. On a beaucoup discuté sur le lieu de sa mort ; Ibn Batoûta dit à Homaïthiria, d'autres auteurs, dans l'Etbaye ou dans les sables mouvants du désert.

convenir, en soi, pour figurer l'association mystique, avec ses variantes; celles-ci vont de la simple préférence doctrinaire, ne comportant aucun groupement organique, au groupement organique, défini, codifié par une règle obligatoire. Mais on s'est habitué par une systématisation très exagérée, à voir dans la « confrérie musulmane » une société organisée, et cette valeur nouvelle du terme en rendrait l'emploi tout à fait inexact dans le cas du « corps de doctrine » que représentait uniquement le Châdhelisme.

La « Voie » d'Ach-Châdhely n'en eut pas moins au Maroc une influence considérable dans le domaine spirituel, et il suffit pour s'en rendre compte de songer que beaucoup des écoles mystiques qui se développèrent par la suite, dans tout le Maghrib, s'y rattachent par des rapports souvent étroits. Le rôle des chorfa idrisides, dans le mouvement religieux du Maroc, après le ^x^e siècle, se trouve ainsi caractérisé, dès les origines, par l'impulsion qui remonte à Aboû al-Hasan al-R'omâry ach-Châdhely, et à son maître 'Abd as-Salâm ben Machîch. Il s'accrut par l'intervention fréquente de leurs doctrines initiales, dans les « Voies » mystiques de tout genre, représentées par des saints, sans postérité spirituelle directe, comme l'imam Slîman ad-Djazoûli, par des zaouïas chérifiennes, comme celle de Kerzaz, ou par des confréries, au sens algérien du mot, comme celle des Derqaoua. Indépendamment de toute relation de cause à effet, et des prétentions plus ou moins solides au titre de chérif, que suscitèrent les progrès du chérifisme, on voit sans cesse l'hérédité idrîside, affirmer ses traditions et sa vitalité, par des exemples comme ceux des Tayyîbyîn, des Kittanyîn et de tant d'autres créations, à la fois doctrinaires et familiales, des chorfa *idrîsyîn*.

L'impulsion donnée par les deux illustres descendants de Mouhammad et d'Omar, fils d'Idrîs, à l'activité religieuse des chorfa, devait ainsi aboutir à une véritable rénovation des traditions idrisides. Favorisés par la faiblesse des

gouvernants du Maghrib, à l'époque de la décadence de Benoû-Merîn, les entreprises audacieuses des princes chrétiens d'Espagne et de Portugal, en furent l'occasion. Leur « guerre sainte » sur la rive de l'Atlantique et de la Méditerranée, provoqua la réaction de la « guerre sainte » musulmane, de la *djihâd*, abandonnée depuis les Almohades. Dans l'affaiblissement de l'Islâm officiel, les initiatives indépendantes de l'Islâm mystique galvanisèrent la foi menacée par la conquête chrétienne. Le grand élan des marabouts, des zaouïas, aboutit au triomphe du chérifisme, assuré dès le xiv^e siècle, par le rôle de premier plan, réservé aux chorfa, dans la rénovation dont ils avaient donné l'exemple. Sans reconquérir leur hégémonie temporelle, les Idrisides, se reconstituèrent une puissance spirituelle prépondérante.

*
* *

Les traditions idrisides sont toujours vivaces, ainsi qu'en témoigne la vénération des populations du Maroc septentrional pour Moulay 'Abd as-Salâm ben Machîch dont la fin tragique frappa l'imagination populaire. Le saint qui malgré l'héritage d'une noblesse vénérée avait renoncé aux biens et aux jouissances de ce monde pour mener au sommet d'une montagne une vie d'ascète, l'apôtre des doctrines mystiques au Maghrib, ne devait pas finir comme un simple mortel.

Il avait lutté toute sa vie pour propager les vérités suprêmes au milieu des R'omâra, ces Berbères crédules et superstitieux, si facilement dominés par leurs magiciens, et qui reconnaissaient aux femmes, elles-mêmes, des pouvoirs occultes¹. Leurs superstitions avaient multiplié les hérésies.

Déjà, au x^e siècle de notre ère le prophète Hamîn, sorti

1. El-Bekri, *op. cit.*, p. 187 et suiv. ; Ibn Khaldoun, II, p. 144.

d'une tribu de l'Oued Râs, avait imposé ses doctrines hérétiques et son autorité temporelle à toute la presqu'île comme plus tard sous le nom d'Andjera¹. Puis on avait vu Al-Izdadjoûmy essayer de fonder une autre religion miraculeuse². En 1228, les R'omâra furent encore soulevés par le magicien Abou t-Touadjîn, natif de Qçar Ketama et nouveau prophète d'une nouvelle doctrine, conçue pour la masse populaire. Mais un obstacle arrêta la propagation de sa secte : 'Abd as-Salâm ben Machîch veillait sur les R'omâra, du haut du Djebel 'Alem. Adversaire acharné d'Aboû t-Touadjîn, il appela les malédictions du ciel sur ses partisans et parvint à éloigner de lui la foule des Berbères, jusqu'au jour où l'imposteur, pour supprimer l'obstacle fit assassiner le saint par ses émissaires³.

Aboû t-Touadjîn survécut peu de temps à ce crime : vaincu par la garnison de Ceuta, il fut tué par des Berbères. Ses descendants vivent encore aux environs de l'Oued Râs, formant une famille réprouvée, les Beni Touadjîn, fraction des Beni Sa'îd, auxquels l'accès du Djebel 'Alem est interdit⁴. En but au mépris et aux vexations de leurs voisins, ils n'ont cessé de porter, au bout de sept siècles, le poids de la malédiction que mérita leur ancêtre, par le meurtre de l'aïeul des chorfa 'Alamyîn. On pourrait presque dire que cette haine vouée aux Beni Touadjîn est un des éléments du culte de Moulay 'Abd as-Salâm, de même que la lapidation du diable fait partie du rituel des cérémonies au pèlerinage de la Ka'ba.

C'est aussi par le pèlerinage, que Rifains et Djebala té-

1. Il avait composé un Qorân en langue berbère et le faisait apprendre à ses fidèles, Cf. El-Bekri, *op. cit.*, p. 184.

2. Ibn Khaldoun, *op. cit.*, II, p. 144.

3. Ibn Khaldoun, *op. cit.*, II, p. 156 et suiv. ; As-Slâouy, *Kitâb al-Istiğçâ*, éd. Boulâq, I, p. 197.

4. Cf. A. Le Chatelier, *Notes sur les villes et tribus du Maroc en 1890*, p. 79, et Mouliéras, *Le Maroc inconnu*, II, p. 169 et suiv.

moignent de leur vénération pour le plus grand marabout du Maroc septentrional. Il a lieu au mois de Cha'bân et comprend généralement une visite aux tombeaux des ancêtres et des descendants d'Abd as-Salâm, Mezouar, Machîch, au village de Tâceroût, à Sidy Sallâm, à Sidy 'Alî Berrâsoûl près de Sidy Heddi, le patron des Heddaoua, puis au sommet du Djebel 'Alem, à la tombe du saint¹. Un grand chêne recouvre le tertre tumulaire, dans un site agreste et sauvage, d'où on aperçoit les plus hautes crêtes des montagnes du Rif, et que nul pied infidèle n'a jamais foulé. Le chérîf n'a pas voulu qu'on lui construisît un tombeau en pierre, mais la piété des chorfa, ses descendants, a fait élever une barrière autour du chêne séculaire.

Bien entendu, les pèlerins ne manquent pas d'apporter des offrandes, ou *ziârât*, destinées aux descendants du chérîf. Certains même, des chorfa principalement, y joignent leur *'achour*. Cet impôt d'obligation religieuse est en effet destiné en principe à l'entretien des pauvres et des descendants du Prophète et les chorfa, qui n'en sont pas exempts, usent de la latitude que leur laissent la religion et le gouvernement chérifien, pour le verser à leur profit, comme offrande à Moulay 'Abd as-Salâm².

Les chorfa savent donc tirer parti du renom de sainteté qui s'attache au Djebel 'Alem. Ils sont restés autour du tombeau, vivant du produit des *ziârât*, comme c'est d'ailleurs l'habitude chez les descendants des marabouts. Le groupement des familles issues d'Abd as-Salâm, et vivant dans la région a donné lieu à la constitution d'une tribu

1. Cf. Mouliéras, *op. cit.*, II, p. 174 et suiv. Les Djebala qui reviennent du pèlerinage rapportent du Djebel 'Alem l'impression d'un pays florissant, où coulent des sources d'eau vive, où fleurissent les roses et mûrissent des arbres fruitiers de toutes espèces. C'est aussi le souvenir qu'en a gardé M. Perdicaris, prisonnier à Taraddân.

2. Cf. à ce sujet Michaux-Bellaire, *Les impôts marocains* (*Archives marocaines*, I, p. 72).

maraboutique, celle des Beni 'Aroûs, dont les Oulad Sidy 'Abd as-Salâm ben Machîch représenteraient le noyau. D'autres branches de chorfa, apparentées à Sidy 'Abd as-Salâm, attirées par le partage du tribut annuel des pèlerins, et de l'achour des chorfa, désireuses en même temps de jouir des immunités accordées par les sultans à la tribu, se sont mêlées aux Beni 'Aroûs ou vivent près d'eux. Le Djebel 'Alem figure ainsi le groupe religieux et le parti politique de ses chorfa, les *'alamyîn*.

Imâm ach-Châdhely, précurseur de Ḥasan ach-Châdhely, comme rôle religieux et didactique, Mouley 'Abd as-Salâm est, par son origine idriside, doublement nationale au point de vue musulman et au point de vue berbère, par sa vie chez les R'omâra, par sa mort de martyr, victime d'un hérétique, le *Soultân al-Djebala*, le « Sultan des montagnards ». — « Le culte qui lui est rendu, dit M. Le Chatelier, constitue (pour les tribus) un lien assez puissant pour qu'on puisse les considérer à quelques égards comme formant une sorte de confédération religieuse¹.

*
* *

En tant que groupe religieux, les chorfa 'Alamyîn sont constitués par cinq grandes familles : les Benoû 'Abd al-Ouahâb, les Chefchaounyîn, les Raḥmounyîn, les Liḥyânyîn et les Reïsoûnyîn.

Les premiers, les Benoû 'Abd al-Ouahâb, appelés aussi *Salâmyîn*, sont les descendants directs de Moulay 'Abd as-Salâm ben Machîch. Les auteurs marocains admettent, en général, que le saint du Djebel 'Alem eut cinq fils, 'Isa, Sallâm, Boûkîr, Mousa, 'Alî, et une fille, Lalla Ar-Reïsoûn. Certains prétendent cependant qu'il n'eut que cette dernière fille, et d'autres, qu'il mourut sans postérité. Le nom porté par les chorfa Reïsoûnyîn, descendants de

1. Cf. A. Le Chatelier, *Notes sur les villes* p. 74.

Lalla Ar-Reïsoûn, peut être une preuve de l'existence de cette dernière. Quant aux Benoû 'Abd al-Ouahâb, ils n'ont jamais cessé de se considérer comme descendants directs du saint, par son fils Sallâm. Ils habitent le Djebel 'Alem et forment une bonne partie de la tribu des Beni 'Aroûs. On n'en trouve pas un seul à Fès.

Il n'en est pas de même des quatre autres familles dont beaucoup de membres habitent, depuis le milieu du onzième siècle de l'hégire, dans la capitale, et en général dans la ville haute — *Tâla'a* — de Fès al-Qaraouyîn et dans la 'Aqbat (montée) Ibn Çawwâl du même quartier.

Les *Chechaounyîn* ou *Chefchaounyîn* descendent de Mousâ, fils de Machîch et frère du *Pôle* 'Abd as-Salâm¹. Fixés d'abord au dchar de Bousourouâs du Djebel 'Alem, depuis le jour où Sidy Sallâm, quatrième descendant d'Idris II et fils de Mezouar, avait quitté Fès pour venir chercher refuge dans cette région, lors de la chute des Idrisides, ils n'ont pas cessé de résider au Djebel 'Alem jusque vers l'an 980 (1572). A cette époque le fqîh Sidy Aḥmed ben Yahya, invité par les Fasiens à s'établir dans la capitale, quitta la montagne et alla créer la branche des Chefchaounyîn de Fès. Il fut le premier qui porta ce surnom de Chefchaouny. Ses frères, restés au Djebel 'Alem, choisirent comme résidence le petit qçar de Chechaoun, fondé par les Andalouces après leur expulsion du royaume de Grenade. Ils y sont encore tout puissants, surtout la famille des Oulad al-Mahdjich.

1. On appelle *Pôle* (qoṭb), en langage mystique, un saint, détenteur de la baraka (bénédition divine) qui lui est transmise depuis le Prophète. Il y a, pour les Marocains, quatre grands pôles (qoṭb al-aqṭâb) dans l'Islâm : 'Abd al-Qâder Al-Djilâny, 'Abd as-Salâm ben Machîch, Aboû l-Ḥasan Ach-Châdhely et Mouḥammad ben Solaïmân Al-Djazoûly. Cf. Ibn at-Tayyîb Al-Qâdiry, *Al-Ichrâf 'ala nasab al-aqṭâb al-arba'a*, éd. Fès, 1308.

Les *Rahmoûnyîn* descendent de Yoûnous, oncle du *pôle* 'Abd as-Salâm, ainsi que les Reïsoûnyîn, d'où le nom de Benoû Yoûnous¹, qui leur est commun. Le surnom des premiers vient de Raḥmoûn, forme abrégée d'Abd ar-Raḥmân, à cause du grand nombre de personnages de leur famille appelés 'Abd ar-Raḥmân. Originaires du Djebel 'Alem, ils continuent à y habiter; leur principal centre est le village de Tâceroût. Mais Seyyîd 'Alî, fils de Ḥasan, onzième descendant de Yoûnous, alla fonder à Fès, au commencement du xi^e siècle de l'hégire, une branche qui subsiste encore.

Les *Liḥyânyîn*, appelés aussi Aoulad al-Liḥyânyîn, branche des *Yamlaḥyîn* sont descendants de Sidy Yamlaḥ ben Machîch, frère de Moulay 'Abd as-Salâm, et c'est de lui certainement qu'ils tirent leur nom². Leur habitat depuis plusieurs siècles est Tâceroût, au Djebel 'Alem. Au commencement du xi^e siècle, un chérif de cette famille, Qâsem, quitta Tâceroût et se rendit à Fès, où ses descendants n'ont pas cessé d'habiter la Ṭâla'a de Fès al-Qarâouyîn.

Un autre descendant de Yamlaḥ, Moulay 'Abdallah Chérîf, fonda au commencement du xviii^e siècle la maison d'Ouazzân. Cette ville a été construite vers la fin de sa vie et il y fut enseveli, après avoir vécu longtemps dans un bourg voisin appelé Ḥarach³. Ses descendants directs sont les chefs de la maison d'Ouazzân et de la confrérie des *Touhâmyîn* ou *Tayyîbyîn*. Mais les chorfa *Ouazzânyîn*,

1. Cf. Al-Qâdiry, *Ad-Dourr as-Sany*, p. 49.

2. Al-Qâdiry dit que ce nom vient de l'un d'entre eux qui portait sans doute une longue barbe (liḥya), mais il est possible aussi que liḥya soit une altération de Yamlaḥ. Cf. Al-Qâdiry, *op. cit.*, p. 49.

3. Cf. *Kitâb al-Istiḳâ*, IV, p. 51. C'est ce personnage qui est le fameux *santon* que Russel rencontra au village de Ḥarach en 1728 Cf. Braithwaite, *Histoire des révolutions de l'empire de Maroc*, p. 163 et suiv.

bien qu'appartenant à la famille des 'Alamyîn, ne sont pas considérés comme faisant partie du groupe du Djebel 'Alem. Leurs intérêts sont parfois opposés à ceux des 'Alamyîn, qui les tiennent souvent en suspicion, à cause de leur attitude vis-à-vis du Makhzen et des Européens.

Les *Reïsoûnyîn*, enfin, descendent de Yoûnous, oncle d'Abd as-Salâm ben Machîch, mais ils tirent leur surnom de Lalla ar-Reïsoûn, fille du *pôle* et mère de leur aïeul Sidy 'Alî ben 'Isa'. Ils habitent pour la plupart dans le voisinage du Djebel 'Alem, à Tâceroût; mais on en trouve à Tétouan, dont les patrons appartiennent à leur famille; à Fès où ils sont influents et aux environs du Marrakech.

Outre ces cinq familles principales, on désigne encore sous le nom général d'*'Alamyîn* les chorfa Aoulad Marçou, habitant Al-Hiçn, au Djebel 'Alem, et les Aoulad Al-Mouadh-dhin, habitant Dâr al-Haît sur la même montagne. Deux autres branches ont disparu : les Aoulad al-Mouçarraf, de Tâceroût, se sont éteints depuis plus de deux siècles, et les Benoû Râched de Chechaoun ont émigré en Orient¹.

Ces différentes familles chérifiennes ont naturellement une influence proportionnée à leur richesse, et parmi les plus riches on peut citer les Beni 'Aroûs proprement dits, les Reïsoûnyîn et les Chechaoûnyîn. Comme on l'a vu, c'est le village de Tâceroût qui renferme le plus de chorfa. Ce bourg est situé à quelques heures de marche du Djebel Moulay 'Abd as-Salâm. Ses habitations, relativement bien construites, montrent l'opulence de ceux qui les habitent; des jardins touffus leur font une ceinture de verdure et, à proximité, une grande nécropole renfermant, sous des mausolées blanchis à la chaux, les restes des chorfa 'alamyîn, témoigne de l'ancienneté de leur établissement

1. Cf. Al-Qâdiry, *op. cit.*, p. 45 et suiv.

2. A Médine, dit l'*Istiçâ*, t. III, p. 19.

dans ce lieu¹. Mais les chorfa émigrent aussi dans les tribus des alentours, principalement chez les Beni Mçawwar, au Djebel Ḥabîb et dans les villes de Chechaoûn et Tétouan.

*
* *

En tant que parti politique, les chorfa du Djebel 'Alem ont comme domaine d'influence le territoire de douze tribus : Beni 'Aroûs, Beni Mçawwar, Beni Ouad Râs, Beni Aouzmar, Beni Sa'id, Beni Ḥasan, Beni Ider, Beni Leit, Beni Gorfot, Djebel Ḥabîb, Beni Issef, une partie d'Ahl-Esserif, et une ville, Chechaoûn.

Fidèles clientes de Moulay 'Abd as-Salâm, dévouées aux chorfa, ces tribus sont plus ou moins indépendantes à l'égard du Makzen, inégalement d'ailleurs d'une époque à l'autre, et c'est le désir de conserver cette indépendance qui constitue le lien le plus solide de leur communauté de vues politiques. Écartés du pouvoir, les chorfa idrîsyîn sont, par le fait, des rivaux des chorfa 'alaouyîn régnant à Fès, et qui doivent compter avec eux. La dépendance à leur égard de leur clientèle familiale fait bénéficier, dans une certaine mesure, les tribus des immunités et des privilèges accordés aux chorfa. C'est ainsi que les Beni 'Aroûs et leurs clients, les 'Ommyîn, sont *meharrîn*, exempts d'impôts et de toute redevance envers le Makhzen ; cette faveur traditionnelle s'étend aux Beni Leit, et à la tribu des Khâmes, bien que ces derniers ne soient pas clients des 'Alamyîn². Quant aux autres tribus, les unes sont à peu près insoumises, comme les Beni Issef et les Ahl-Esserîf, les autres doivent à leur esprit batailleur et à la protection des chorfa, la force de résister au Makhzen. Les Beni Ider, les Beni Mçawwar et le Djebel Ḥabîb,

1. Cf. Al-Qâdiry, *op. cit.*, p. 48.

2. Cf. Le Chatelier, *Notes sur les villes...*, p. 86-89.

quoique dépendant du pacha de Tanger et assez soumis à certaines époques, refusent depuis plusieurs années de payer l'impôt et de laisser traverser leurs territoires par les personnages makhzen aussi bien que par les Européens. Les Beni Hasan et les Beni Haouzmar, relevant administrativement de Tétouan, ont la même attitude, et l'influence du Djebel 'Alem, dans ces manifestations d'indépendance, n'est pas douteuse. Chechaoûn, bien qu'ayant un qâid, n'est pas moins rebelle à l'action gouvernementale; son territoire est interdit aux Européens et les fonctionnaires du Makhzen n'osent pas s'y aventurer¹.

Le « Çof » du Djebel 'Alem, pour employer le terme algérien, a naturellement ses rivaux. Sans parler du Makhzen et de certaines familles militaires comme les Oulad 'Abd aç-Çadoq, dont nous parlerons plus loin, il a des adversaires dans son propre territoire, et parmi les serviteurs mêmes de Moulay 'Abd as-Salâm : ce sont les *Khâmes*, qui forment une puissante tribu de *tolba* entre les Beni Hasan, les Beni 'Aroûs et les Beni Aḥmed. Disciples, à l'origine, de Moulay 'Abd as-Salâm, ils ont reçu de ce saint le privilège de venir chaque année à son tombeau et d'en chasser les chorfa, les armes à la main, ce qu'ils ne manqueraient pas de faire si ceux-ci ne se tenaient prudemment à l'écart². Ils ont conservé l'habitude de l'étude et chacun de leurs *dchour* renferme une *medersa*, mais ils sont remuants et batailleurs, et ne négligent aucune occasion de maltraiter et de piller leurs voisins, surtout les chorfa Beni 'Aroûs, pour qui ils sont un véritable fléau.

L'origine du parti du Dejbél 'Alem ne remonte pas plus haut que l'arrivée des chorfa 'Alaouyin au sultanat. Jusqu'à là, les chorfa 'Alamyin paraissent avoir hésité longtemps

1. Cf. De Foucault, *Reconnaissance au Maroc*, p. 7-9; Mouliéras, *op. cit.*, p. 127.

2. Cf. Le Chatelier, *op. cit.*, p. 84.

à se fixer. Les uns allèrent à Fès, les autres à Tétouan, quelques-uns à Marrakech. L'avènement des 'Alaouyîn, en leur faisant perdre tout espoir de reconquérir le pouvoir, décida de leur attitude politique, à l'égard du Makhzen. Ils attirèrent à eux les tribus fidèles au souvenir d'Abd as-Salâm et se constituèrent comme apanage direct une nouvelle tribu, celle des Beni 'Aroûs¹, dont l'organisation en quelque sorte féodale, répondait au rôle social du chérifisme.

La population du Djebel 'Alem fournissait le principal élément de la nouvelle tribu. Ce massif était habité en effet par les *Soumata*, tribu berbère peu remuante, chez qui les Idrisides jouissaient d'une grande considération depuis que Mezouar, ancêtre de Machich et arrière-petit-fils d'Idris II, était venu s'y fixer et y mourir². Ces Soumata devirent le gros de la tribu, clients religieux et politiques des chorfa, leurs seigneurs; c'était, et c'est encore pour ainsi dire, la classe bourgeoise, pratiquant le commerce et l'industrie, dévouée à la noblesse qui la fait vivre et la protège contre ses voisins³.

Les domestiques et paysans au service des chorfa, attachés à la terre chérifienne, les '*Ommiyîn*⁴, formèrent la classe des serfs. Quant aux seigneurs, les chorfa, ils s'appliquèrent à vivre le plus largement possible, sans s'adonner à aucune occupation, grâce aux ziârât qui affluaient de toute part au tombeau de l'ancêtre Moulay 'Abd as-Salâm. Pour le gouvernement de la tribu, ils adoptèrent le régime oligarchique, élisant eux-mêmes un *chaïkh*, auquel ils se gardent bien d'obéir, un *ouakîl* pour gérer le tombeau et

1. Cette hypothèse est appuyée sur le fait qu'aucun ouvrage historique ne mentionne les Beni 'Aroûs : leur nom n'apparaît que dans des documents récents.

2. Al-Kittâny, *op. cit.*, p. 191.

3. Cf. Le Chatelier, *op. cit.*, p. 83.

4. Mot à mot : homme du peuple, plébécien.

ses dépendances, et un *mezouar* pour partager entre eux et les *tolba* le produit des *ziârât*¹.

Cette organisation aurait pu se prêter à la formation d'un petit état dans l'état, si les *chorfa*, prenant plus de souci de leurs intérêts économiques, avaient eu le soin de maintenir les 'Ommyîn dans une situation matériellement dépendante vis-à-vis d'eux. Mais ils se désintéressèrent des questions foncières, laissèrent leurs terres à cultiver aux 'Ommyîn, et ceux-ci en gardèrent les plus gros bénéfices, ne servant que de maigres redevances aux *chorfa*, qui leur cédaient sans résistance dans les discussions d'intérêt². L'action désorganisatrice du Makhzen, dont la politique vis-à-vis des *chorfa*, tend à gagner les uns, à affaiblir les autres, à mettre en opposition les intérêts rivaux de leurs familles, trouva ainsi plus de facilité, pour limiter un mouvement dont ses chefs naturels ne préparaient pas l'avenir.

*
* *

Les premiers sultans 'alaouites semblent s'être peu souciés de la puissance idriside, qui ne constituait pas, à leur époque, un danger aussi immédiat que celle des marabouts, et de l'élément militaire, si dangereux par les soulèvements de ses chefs ou de ses milices. Ils ne commencèrent à se préoccuper de la renaissance idriside, qu'après le milieu du xvii^e siècle, lorsque Moulay 'Abdallah Chérif s'installa à Ouazzân³, en donnant à sa famille l'il-

1. A ces *ziârât*, ils ajoutent celles de la mosquée de Moulay Idrîs à Fès, dont ils ont la jouissance pendant un mois par an. Cf. A. Le Chatelier, *op. cit.*, p. 85.

2. Cf. Le Chatelier, *loc. cit.*

3. Cf. Rinn, *op. cit.*, p. 369 et suiv.; Le Chatelier, *Les confréries musulmanes...*, p. 106 et suiv.; Depont et Coppolani, *op. cit.*, p. 484 et suiv.

lustration d'une sainteté révérée du Maroc entier. La clientèle religieuse des chorfa d'Ouazzân s'organisa par le développement de la confrérie à laquelle Moulay Tayyib, petit-fils de Moulay 'Abdallah, donna le nom usuel de Tayyibyîn, en même temps que leur ascendant nobiliaire grandissait. C'était une puissance spirituelle qui s'affirmait par une influence étendue. Les sultans la ménagèrent, en concédant aux chorfa d'Ouazzân le territoire de leur ville comme fief indépendant, en consacrant leur exemption de toutes redevances et, plus tard, en reconnaissant à Ouazzân le privilège d'être « *dâr damâna* », maison d'asile ou de refuge, pour toute personne poursuivie par l'autorité, privilège qui n'appartenait jusqu'alors qu'à la mosquée d'Idrîs à Fès. Les chorfa d'Ouazzân reçurent en outre de nombreux fiefs ou 'azîb, disséminés sur le territoire marocain et dont ils avaient la libre jouissance et la souveraineté absolue¹.

Tous les chorfa revendiquaient d'ailleurs la même indépendance à l'égard des droits du pouvoir souverain, en vertu de la tradition des premiers temps islamiques. Ceux qui surent se faire craindre virent consacrer leurs prétentions par des actes authentiques. Les 'Alamyîn furent ainsi exempts d'impôts et de redevances, et avec eux, leurs clients les 'Ommyîn; plusieurs tribus, alliées aux Beni 'Aroûs, bénéficièrent de la même mesure; enfin le Makhzen leur concéda de nombreux 'azîb aux environs du Djebel 'Alem².

Les sultans allèrent plus loin : ils parurent reconnaître

1. Sur la théorie des 'azîb, variante du droit de propriété musulman, cf. Michaux-Bellaire, *op. cit.*, p. 73.

2. Les Oulad Berreïsoûl, chorfa 'alamyîn, possèdent de même des propriétés *horm* (asiles inviolables), dont une se trouve à Tétouan, près de *Bâb as-Seḥly*. La petite ville de Tâceroût, au djebel 'Alem est aussi considérée comme 'azîb des chorfa et exempte d'impôts et de charges.

tacitement la supériorité d'origine des Idrisides, en allant demander aux chorfa d'Ouazzân la consécration religieuse, après leur élection au khalifat. Désireux d'entretenir avec le Makhzen des rapports qui leur assuraient l'indépendance et de gros revenus, les Ouazzânyîn se prêtèrent volontiers à rendre au souverain un service qui affirmait leur propre suprématie spirituelle. Ils mirent leur influence religieuse à son service, en désignant l'un d'eux pour accompagner le souverain dans ses *harka*¹. Des honneurs analogues témoignèrent aussi de l'influence des 'Alamyîn : dans certaines cérémonies, le sultan avait un Ouazzâny à sa droite et un Raïsoûny à sa gauche².

Les chorfa d'Ouazzân demeurèrent ainsi, au point de vue de l'autorité spirituelle et du rang social, sur un pied d'égalité avec les sultans, et les 'Alamyîn s'enrichirent en fortifiant leur parti local, jusqu'au moment où Moulay Hâsan, dont le long règne fut une lutte continuelle pour l'unité du pouvoir, comprit enfin que la puissance des chorfa idrisides devenait un danger pour le Makhzen, comme l'insoumission des tribus. Sans rien brusquer, en ménageant la transition, il s'efforça de réagir contre l'une et l'autre.

Lorsque le chérif d'Ouazzân, Sidy Al-Hâdj al-Arby, commença à nouer des relations avec la France, Moulay Hâsan tenta de détruire l'indépendance politique de sa principauté. Devenu protégé français vers 1883, le chérif s'était laissé compromettre l'année suivante dans des agissements imprudents, par un mouvement populaire qui l'opposait au sultan dans le nord du Maroc. Moulay Hâsan répondit à cette attitude du chef de la maison

1. Expéditions dirigées par le sultan en personne et ayant pour but la rentrée des impôts dans les tribus insoumises. La présence du chérif suffit souvent pour assurer le succès de l'expédition sans effusion de sang. Cf. Michaux-Bellaire, *op. cit.*, p. 68-73.

2. Renseignement communiqué par M. le capitaine Larras, de la Mission militaire française.

d'Ouazzan, en lui enlevant le gouvernement de la ville, par la nomination d'un caïd, el Hadj 'Abj al-Djebbar, chef lui-même d'une branche cadette et personnellement hostile à Sîdy al-Hâdj al-'Arby. Révoqué peu après, sur la protestation du ministre de France, ce caïd du Makhzen fut rétabli en 1890 dans ses fonctions¹. A la mort du chérîf, dont l'influence considérable rendait délicates les attaques de front, le sultan affaiblit encore l'autorité de la maison d'Ouazzân, en enlevant à l'héritier direct de la Baraka familiale, l'administration temporelle de la zâouya, dont il était le chef tout puissant et exclusif jusqu'alors, par la nomination d'un Mezouar chargé de recueillir les ziârât² et d'en faire le partage.

Après une longue période de concessions, de faveurs, destinées à concilier au pouvoir souverain, la puissance spirituelle grandissante des chorfa d'Ouazzân, la politique de Makhzen évolue, elle tend à les diviser, à les amoindrir, à les atteindre au siège même de leur autorité, jusque dans les revenus de leur zâouya.

*
* *

Même politique à l'égard du Djebel 'Alem; mais ses chorfa n'ayant ni zâouya, ni chef, le Makhzen procéda autrement. Moulay Hasan endormit la défiance des 'Alamyîn en leur témoignant une déférence calculée. La désagrégation des Beni 'Aroûs ne pouvait se faire qu'en détachant des chorfa, la caste bourgeoise, les Soumata, élément principal de la tribu. Après avoir achevé la pacification des provinces du Sud, le sultan vint en 1889 guerroyer chez les Djebala, au nord de Fès³. Son intention était de châtier

1. Cf. A. Le Chatelier, *Notes sur les villes...*, p. 22.

2. Cf. De Segonzac, *Voyages au Maroc*, p. 11-12.

3. As-Slâouy, *Kitâb al-Istiqçâ*, IV, p. 275, passe très rapidement sur

les Beni Messâra qui coupaient la route de Ouazzân, mais ces Berbères, à la vue des préparatifs militaires faits contre eux, envoyèrent leurs vieillards se posterner sous les canons, en demandant l'*aman* qui leur fut accordé. Moulay Hasan annonça alors son intention d'aller en pèlerinage au tombeau de Moulay 'Abd as-Salâm, et se rendit au Djebel 'Alem. Son voyage fut un triomphe. Après une visite aux mausolées de Chechaoûn, il établit son camp à Dâr Msamta, au bas du Djebel 'Alem, et gravit la montagne avec une garde de cavaliers. Arrivé au tombeau du saint, il y trouva les chorfa et leurs familles qui s'y pressaient en foule pour l'attendre : selon l'expression de l'auteur arabe, « ils l'entourèrent comme une bague entoure le doigt »¹.

Moulay Hasan leur fit alors, à pleines mains, de larges distributions d'argent et partit couvert de bénédictions. Son séjour au Djebel 'Alem avait été très court, et terminé par une distribution de *hadya* et d'*'azib* aux chorfa; quelques jours après il arrivait à Tétouan, et recommençait les mêmes largesses et les mêmes dons, en faveur des chorfa, à la zâouya de Sidy 'Alî ben Reïsoûn. Mais, en même temps que sa ziârat témoignait de sa dévotion à la mémoire de Moulay 'Abd as-Salâm ben Machîh, Moulay Hasan profitait de la satisfaction des chorfa pour accomplir un acte politique de grande portée, en séparant des Beni 'Aroûs les Soumata, constitués en tribu distincte et soumis à l'impôt au même titre que les tribus Makhzen. En même temps, il nommait un qâid pour administrer les Beni 'Aroûs².

Cette politique de concessions, de division et consécutivement d'autorité, n'eut d'ailleurs pas de suite dans ce cas particulier. Les réformes tentées ne modifièrent qu'en ap-

cette expédition. Ces renseignements sont extraits du *Houlal al-Bahimya fî moulouk ad-daula al 'alaouya*, manuscrit anonyme de Fès, que nous possédons (p. 305).

1. *Houlal*... p. 305.

2. Cf. Le Chatelier, *op. cit.*, p. 84.

parence la situation antérieure, et il n'en resta plus trace à la mort du sultan. L'équilibre politique du Djebel 'Alem semble redevenu ce qu'il était avant Moulay Ḥasan, entre une aristocratie religieuse, révérée, mais divisée, et sans autorité, et la foule berbère, fidèle aux traditions locales, dévouée à ses chorfa idrîsides, sans se soucier de se les donner comme maîtres, et moins disposée encore à obéir au Makhzen, à accepter ses fonctionnaires et ses impôts.

Il ne faut donc pas prendre le terme de « parti politique du Djebel 'Alem », au sens absolu du mot. Ce n'est pas un parti organisé, mais seulement le groupement anarchique d'intérêts, de traditions qui s'accordent. Sa cohésion est si faible, qu'il ne se trouve même pas fortifié par l'affaiblissement du pouvoir central. Les chorfa figurent, sans le constituer ce parti, dominé par le souvenir du saint; ils sont, de plus en plus, la seule influence que reconnaisse leur clientèle berbères. Mais cette influence de traditions héréditaires ne se manifeste pas en dehors de son domaine propre, si les intérêts qu'elle représente ne le comportent pas. Exclusivement idrîside, et témoignant d'une survivance active, d'une renaissance du chérifisme idrîside, elle n'est même pas, nécessairement, hostile au Makhzen.

Les 'Alamiyn paraissent en effet borner toute leur ambition à sauvegarder leurs privilèges familiaux, à étendre leur ascendant religieux. S'ils ont souvent une attitude politique opposé au Makhzen, cela tient surtout à l'état d'esprit très spécial qui règne dans leur milieu.

Infatués de la noblesse supérieure que leur donne une généalogie sans lacune, ils considèrent comme indigne d'eux de s'occuper de la culture et du commerce, ou de prendre part aux emplois publics qu'ils ne sollicitent pas et dédaignent. L'étude est la seule occupation qui réponde à leurs préjugés de race, la seule qui soit noble à leurs yeux. Aussi sont-ils tous *ṭolba*; mais leurs *medersa* ne

sont que des écoles qoraniques où le seul enseignement, en dehors du Qorân, est le *Boukhâry*, recueil de traditions du Prophète, le *Dalâil al-khaîrât*, recueil de prières d'Al-Djazoûly; quelques-uns étudient la grammaire; bien peu connaissent le traité de droit malekite de *Sidy Khalil*. Ils méprisent toutes les autres sciences, qu'ils considèrent comme profanes¹. Ils sont en général profondément hostiles aux Chrétiens, mais ne les combattent pas ouvertement, parce qu'ils les méprisent et voudraient ignorer leur existence. Ils ont également peu de sympathie pour les chefs militaires, les fonctionnaires makhzen, et en général pour tous ceux qui détiennent une parcelle d'autorité. Ils se tiennent en défiance vis-à-vis des chorfa d'Ouazzân dont les relations avec les Européens leur paraissent une dérogation à leur noblesse religieuse.

Leur influence est toute puissante à Tétouan, où habitent beaucoup de Reïsoûnyîn, mais par ambiance seulement. Aucun lien doctrinaire ou politique défini, ne contribue à développer chez les Tétouany l'état d'esprit qu'ils partagent. On peut le définir d'un mot, en disant pour conclure, que le chérifisme idrîside du Nord, déchu depuis de longs siècles dans le domaine temporel, a fait preuve d'une vitalité remarquable dans le domaine spirituel, par une rénovation religieuse un moment brillante, mais qu'il s'est figé ensuite dans le souvenir confus du passé disparu. De la sainteté d'Abdas-Salâm ben Machîch, de la science d'Abou al-Hasan ach-Chadhely, il ne reste à leur lignée qu'un ascendant religieux et nobiliaire, sur sa clientèle berbère, des prétentions et des préjugés. La renaissance idrîside

1. Nous avons remarqué cette aversion chez des *tolba* Beni 'Aroûs qui venaient visiter la bibliothèque de la Mission scientifique à Tanger; ils regardaient longuement les commentaires du Qorân et de Boukhâry, même imprimés en Europe, mais rejetaient avec indifférence les ouvrages historiques ou géographiques d'Ibn Al-Athîr et d'Aboulféda.

semble avoir abouti pour le milieu du Djebel 'Alem à la stagnation.

Une famille toutefois, celle des *Reïsounyîn*, paraît avoir échappé à l'apathie des autres chorfa 'Alamyîn. Elle a pris ainsi, à une époque rapprochée, une importance sur laquelle il est utile d'insister, ne serait-ce que comme exemple de la vitalité active qui subsiste sous l'immobilité apparente.

*
* *

Descendants de Yoûnous, oncle d'Abd as-Salâm ben Machîch, les *Reïsounyîn* tirent leur nom de Lalla ar-Reïsoûn, fille du saint, qui fut la mère de Sidy 'Alî ben 'Isa : celui-ci, le premier, porta le surnom de Reïsoûny, dont on fit plus tard Reïsoûly. Ses descendants sont les Oulad Berreisoun ou Berreisoul (Ben ar-Reïsoûl).

Habitant à l'origine le dchar d'Al-Hîçn, au Djebel 'Alem, ils se sont dispersés vers le x^e siècle de l'hégire, époque à laquelle le chef de la famille, avant la dispersion, était Sidy 'Abd ar-Rahman Al-'Alamy Al-Yoûnousy. Ce chérif était plus respecté pour sa piété, que pour sa fortune qu'il négligea ; il couchait sur un lit de chêne-liège, dans une pièce nue, et passait sa vie à étudier avec le *Pôle*¹ 'Abdallah Al-R'azouâny, refusant de toucher à l'argent et aux vêtements qu'on venait lui offrir, même quand on déposait malgré lui ces offrandes au milieu de sa chambre. Les chorfa Benoû 'Abd as-Salâm, descendants directs du saint, lui offrirent vainement leurs filles en mariage ; il refusa toujours, voulant garder le célibat, et mourut sans enfant en 954 (1547)².

Le frère de ce personnage, 'Alî ben 'Isa, était aussi un homme pieux, qui passa sa vie en prières et étudia pendant

1. Nous avons déjà expliqué ce mot : Al-R'azouâny, sans être un des quatre *qoṭb al-aqṭāb*, était un célèbre marabout du Djebel 'Alem, qui vivait au commencement du xvi^e siècle.

2. Al-Qâdiry, *Ad-Dourr as-Sany*, p. 47.

longtemps avec 'Abdallah Al-R'azouâny; il mourut en 963 (1555) et fut enseveli à Tâceroût, laissant plusieurs fils, dont deux, entre autres se distinguèrent par leur vertu : Sidy 'Abd ar-Rahman et Sidy Mouhammad Berreïsoûl. Ce dernier, désirant étudier avec l'imâm Abou Mouhammad 'Abdallah ben Al-Hosâin, alla le retrouver à Tameçlouhat, près de Marrakech, sa résidence depuis quelques années. Il mourut en 1018 (1609). Quant au chérif 'Abdallah ben Al-Hosâin, il fit souche à Tameçlouhat d'une famille de chorfa *Beni Amr'âr*, ou *Semlâla*, qui n'a pas cessé d'habiter les environs de Marrakech. Parmi ses descendants, on trouve actuellement Moulay Ksour, un des *saba'tou ridjâl* de Marrakech, Moulay Ibrahim, moqaddem de la zâouya de R'iraya et Moulay 'Abdallah qui habite à Tit chez les Doukkâla¹. Le chef actuel de cette famille, Moulay Al-Hâdjdj de Tameçlouhat, a sollicité la protection anglaise qui lui a été accordée : c'est une des plus grosses influences religieuses de la région de Marrakech².

Les descendants de Sidy 'Abd ar-Rahmân ont formé la branche de Tétouan, dont le plus célèbre, représentant 'Alî ben 'Isa, du nom de son aïeul, vivait dans la première moitié du xix^e siècle et fut enterré à Tétouan. Il y a une vingtaines d'années, Al-Bâdy, khalifat du Si Mouhammad Torrès, et Râ'oûn, amîn à Tétouan, firent construire sur son tombeau une belle zâouya ornée d'une coupole, qui est encore une des principales mosquées de Tétouan, à l'ouest de la ville, près de la porte du cimetière, *Bâb Maqâber*. 'Abd as-Salâm, fils d'Alî, mort à la même époque, fut enseveli dans la même mosquée, à côté de son père³. Son frère Mouhammad Berreïsoûl, mort à Tanger

1. Renseignements dus à l'amabilité de M. le capitaine Larras, à qui nous adressons ici nos remerciements.

2. On dit qu'il avait sollicité au préalable la protection française qui lui avait été refusée.

3. Cet 'Abd as-Salâm ar-Reïsoûny a laissé une veuve encore vivante,

vers 1860, repose à la zâouya de Berreïsoûl, devant la porte *Bâb al-'Açâ* de la *Qaçba* de Tanger. Ce mausolée carré, surmonté d'un dôme qui se voit de fort loin, est en bon état de conservation, grâce à la sollicitude des Reïsoûlyîn qui le font reblanchir périodiquement. Le moqaddem actuel est Hâdjdj 'Abd as-Salâm Bâder; cette zâouya a été choisie cette année comme lieu de réunion provisoire des affiliés à la nouvelle confrérie des Kittânyîn.

La postérité de Sidy Mouḥammad ben 'Alî se sépara en plusieurs branches, qui élurent des domiciles différents. Il avait eu dix enfants, dont cinq sans postérité, mais dont cinq autres furent des chefs de famille influents : Aboû Mouḥammad Al-Ḥasan, Aboû Mahdî 'Isa, Abou l-Ḥasan 'Alî, Aboû Mouḥammad 'Abdallah et Aboû 'Abdallah Ḥosaîn. Ce dernier émigré à Fès y eut cinq fils : Mouḥammad, Mouḥammad al-'Arby, Mouḥammad le petit, Aboû l-Barakat et Aboû l-Maouâhib. Mouḥammad Al-'Arby retourna au Djebel 'Alem avec son fils et se fixa à Chechaoûn où sa famille demeure encore. Ses quatre frères, restés à Fès, se fixèrent dans la ville haute, *Tâla'a'*. Ils y ont prospéré avec des familles nombreuses. C'était toujours l'un d'eux que les sultans choisissaient pour les accompagner dans leur *ḥarka*, avec les chorfa d'Ouezzân, en reconnaissant leur concours par la concession de nombreux '*azîb*. On trouve de ces '*azîb*, d'une certaine importance, près de Miknâsa, dans le voisinage de l'ancienne *qaçba* de Bou Fekrân, au Faḥç de Tanger, sur l'Oued el-Kebir, à la '*Aqbat al-Ḥamrâ*, près de Chechaoun, et enfin près du Zerhoûn à Zaqotta².

Devenus encore plus riches et plus puissants, ces derniers temps, ils ont senti le besoin de se grouper et ont

Circassienne ramenée d'Orient par Hâdj 'Abd al-Karîm Bereïcha, pourvoyeur de Moulay Ḥasan, qui en avait amené trois ensemble : une pour lui-même, une pour 'Abd as-Salâm et la troisième pour le sultan.

1. Al-Q'adiry, *op. cit.*, p. 48.

2. Renseignements communiqués par M. le capitaine Larras.

adopté comme lieu de réunion la *zâouya al-miloudya*, située près de celle des *Nâcirya*, au quartier de Tâla'â de Fès, en formant une confrérie familiale : *trîqa al-miloudya*, dont les adeptes locaux sont au nombre de 150 environ. Ils ont un livre de prières spécial et un *dhikr* particulier¹. On constate ainsi sur le vif comment naissent bon nombre de confréries religieuses, en voyant les membres d'une famille de chorfa, transportés loin de leur patrie d'origine, se réunir les mêmes jours, aux mêmes heures, dans la même zâouya, près du tombeau d'un de leurs ancêtres, pour réciter en commun des prières convenues, sur un rythme spécial. C'est un embryon de confrérie, et il est permis de croire que la tendance des Oulad Berreïsoûl à s'organiser ainsi en association religieuse, n'a pas été sans contribuer à la notoriété dont ils jouissent, ni sans influence sur les événements récents qui ont révélé leurs ambitions politiques.

Les chorta Reïsoûnyîn, restés au Djebel 'Alem, ne tardèrent pas à choisir de leur côté, comme résidence, le gros bourg de Tâceroût. Al-Qâdiry², dit qu'à son époque (1090 = 1669), Tâceroût était ornée de jardins et d'habitations blanchies à la chaux, qui se distinguaient des autres habitations du Djebel 'Alem, et témoignaient de la richesse qu'avait value à cette famille la bénédiction dont elle était comblée. Les Reïsoûnyîn habitent toujours Tâceroût, mais partagent cette petite ville avec les Raḥmoûnyîn et les Liḥyânyîn. C'est là que sont les tombeaux de leurs ancêtres et leur zâouya, considérée par ceux de Fès comme la zâouya-mère de la *trîqa al-miloudya*. Ils ont un chef qu'ils appellent le *mezouar* « l'ancien ». Le mezouar actuel est Sidy Mouḥammad bel R'azouâny.

Si Tâceroût n'appartient pas entièrement aux Reïsoûnyîn,

1. *Ibidem*.

2. *Op. cit.*, p. 46.

le bourg de Taraddân, au sud des Beni 'Aroûs est, en revanche, entièrement habité par eux¹. Beaucoup aussi sont allés s'établir à Tétouan, où ils sont d'autant plus influents que le patron de la ville, leur ancêtre Sidy 'Ali ben 'Isa ben Reïsoûn, y est enterré dans une zâouya, but de pèlerinage très fréquenté. Ils y possèdent même des *'azib* et une maison *hourm* (asile inviolable, près de *Bâb as-Sefly*). Enfin quelques-uns se sont fixés, au commencement du XIX^e siècle, chez les Beni Sa'id, entre le Djebel 'Alem et Tétouan.

De cette fraction sortit, il y a une cinquantaine d'années, Sidy 'Abdallah, qui vint résider à Zînât, au Fahç, à mi-chemin entre Tanger et Tétouan. Son fils Mouhammad, né à Zînât, épousa une femme des Oulad Z'haouy de l'Andjera, qui lui donna deux enfants, Moulay Ahmed et Sidy Mouhammad². Le rôle important joué dans la politique contemporaine par Moulay Ahmed ar-Reïsouly donne un certain intérêt au récit de ses débuts dans la vie publique.

Né de Sidy Mouhammad fils d'Abdallah, vers 1868, il étudia d'abord dans les écoles des Beni 'Aroûs. Puis, une fois sa réputation de *Tâleb* bien établie, il réunit quelques compagnons et commença à rançonner les voyageurs, à enlever des troupeaux dans les tribus du gouvernement de Tanger. Il s'attaqua d'abord à ses cousins et leur enleva plusieurs centaines de têtes de bétail, aussi fut-il mis à l'index par sa famille, puis bientôt après, attiré à Tanger, dont le pacha, 'Abd ar-Rahmân, de la famille des Oulad 'Abd aç-Çadoq, le fit charger de chaînes et emprisonner dans l'île de Mogador. Il y resta quatre ans, au bout desquels

1. Mouliéras (*op. cit.*, II, p. 197) indique Taraddân comme une fraction des Beni 'Aroûs, comprenant deux villages de 300 fenx chacun : Taraddân al-fouqy (supérieur) et Taraddân as-sefly (inférieur). C'est là que fut conduit M. Perdicaris, prisonnier d'Ar-Reïsouly.

2. Renseignement dû à l'obligeance de M. Michaux-Bellaire, d'Al-Qçar.

on le remit en liberté, grâce à l'intervention du délégué du Sultan à Tanger, Si Mouhammad Torrès qui, originaire de Tétouan, était, comme ses compatriotes, tout dévoué aux Oulad Berreïsou. Le Makhzen ne tarda pas à regretter l'erreur qu'il avait commise, en relâchant Moulay Aḥmed, car celui-ci recommença ses brigandages d'autrefois, avec la complicité de quelques parents. Habitant, tantôt à Zînât qui, malgré sa proximité de Tanger — quelques kilomètres — échappe souvent à l'autorité provinciale, et où il a un frère, Sidy Mouhammad, et deux cousins, Sidy Al-'Ayyâchy et Sidy 'Abdallah, tantôt aux environs d'Acîla, où il a une sœur mariée, il se mit à harceler les milices du gouverneur. Puis un jeune membre de la famille des Oulad 'Abd aṣ-Ḥadoq ayant été nommé pacha, Moulay Aḥmed souleva un petit mouvement insurrectionnel, et poussa ses incursions jusqu'aux environs de Tanger. Elles mirent aux prises le chérif, chef de bandes, et les Oulad 'Abd aṣ-Ḥadoq, descendants d'une grande famille de *Moudjâhidîn* et représentants du Makhzen.

II

LES MOUDJÂHIDIN ET LES RIFAINS

I

LES *Moudjâhidîn*, COMBATTANTS POUR LA FOI.

La guerre sainte — *Djihâd* — est une des premières obligations de tout musulman. Elle est préconisée par le

Livre sacré¹, et depuis les premiers temps de l'Islâm, cette obligation religieuse a été le mobile de toutes les conquêtes des Arabes, en Orient comme en Occident.

Le guerrier qui prend part à ces expéditions, destinées à la propagation de la Foi, porte le titre de *Moudjâhid*, et, lorsqu'il meurt les armes à la main, celui de *Chahid*, martyr. Des récompenses particulières sont accordées, tant par le Qorân que par la tradition au *Chahid*, mort pour la défense du *Dâr al-Islâm*, territoire sacré. Les frontières de ce territoire étaient autrefois surveillées par des *ribât*, forteresses et couvents à la fois, dont les garnisaires volontaires partageaient leur temps entre la prière et la guerre. Telle est entre autres l'origine du Ribât al-Fath (forteresse de la conquête) dont nous avons fait Rabat; on disait de même le Ribât de Tanger, le Ribât d'Acila. Ceux qui s'enfermaient dans les *ribât*, acquéraient à la fois les mérites de la vie monastique et ceux de la guerre sainte. Ils s'y rendaient pour une période de temps déterminée, afin d'acquérir une sainte renommée, d'expié une faute, d'oublier une souffrance morale; un père y destinait son fils, et beaucoup de princes ou d'émirs y firent leur apprentissage des armes².

Plus tard, ces centres religieux et guerriers perdirent leur destination primitive; les Moudjâhidin, poussés surtout par l'espoir du butin, ne furent plus que des aventuriers, à la solde de tel ou tel chef militaire : c'était leur cas général à l'époque glorieuse des pachas rifains.

Lorsque les chorfa sa'adiens arrivèrent au pouvoir au commencement du xvi^e siècle, la guerre sainte était délaissée depuis bien longtemps. Le zèle religieux s'était calmé

1. *Qorân*, sourates IX, versets 5, 8, 29; IV, 76-79; II, 214, 215; VIII, 39-42; Boukhâry, *Traditions mahométanes*, éd. Krehl, II, p. 198 et suiv.; Godard, *Description et histoire du Maroc*, I, p. 106 et suiv.

2. Sur les *ribât* et leur organisation, cf. Doullé, *Notes sur l'Islâm maghribin, Les marabouts*, p. 27 et suiv.

depuis la chute des Almohades, et les Mérinides s'étaient accommodés des progrès de l'influence chrétienne au Maghrib, au point de permettre la création d'évêchés à Fès et à Marrakech¹. Les marabouts eux-mêmes composaient avec les Chrétiens², auxquels appartenaient tous les ports de la côte atlantique. Se présentant comme les restaurateurs de l'ancienne foi, les Sa'adiens réunirent autour d'eux tous ceux que l'espoir du butin poussait aux entreprises guerrières, pour travailler à l'expulsion des Chrétiens du Maghrib.

Mouhammad al-Mahdy, fils d'Abdallah al-Qâim, fondateur de la dynastie sa'adienne, reprit aux Portugais, Santa-Cruz (Agadir) et Safi, tandis que les Rifains enlevaient aux Espagnols le Peñon de Velez et R'assâça³. La Djihâd fut donc le tremplin qui permit aux Sa'adiens de s'élever au pouvoir, en déclarant les Mérinides indignes d'occuper le khalifat. Par la suite, quand le zèle des Sa'adiens se ralentit, un marabout fanatique, Mouhammad Al-'Ayyâchy, renouvela, pour son compte, l'entreprise sacrée qui combattait autrefois aux princes musulmans⁴.

Originaire d'une des plus puissantes familles de la tribu des Beni Mâlek du R'arb, Al-'Ayyâchy, réussit par ses prouesses à se faire donner le commandement de la ville d'Azemmour, d'où il dirigea une active campagne contre les Portugais des alentours; mais bientôt, le sultan Moulay

1. La religion chrétienne au Maroc paraît à cette époque avoir eu une véritable organisation. Cf. Godard, *Description et histoire du Maroc*, I, p. 354 et suiv.

2. Cf. Godard, *op. cit.*, II, p. 493 et suiv. Plus tard les marabouts de Dila s'appuyèrent sur les Portugais, dans leur lutte contre les chorfa.

3. Cf. Eloufrâni, *Nozhet-elhâdi, Histoire de la dynastie saadienne au Maroc*, trad. Houdas, p. 32 et suiv.

4. C'était justement le motif des critiques dirigées contre le marabout par ses envieux et par les partisans du sultan, qui prétendaient que la guerre sainte n'était licite que sous les ordres d'un prince. Cf. Eloufrâni, *op. cit.*, p. 440.

Zaïdân, à qui sa renommée portait ombrage, le destitua et donna l'ordre de le faire périr. Le marabout s'enfuit alors à Salé, où il établit son quartier général, et poursuivit sans trêve la lutte contre les Chrétiens. Après les avoir défaits à Mahdya, il entreprit le siège d'Al-'Arâich dont il ne put s'emparer, par suite de la trahison des Andalous de Salé¹.

Cet échec fut compensé, pour lui, par la prise d'Elbridja, dont les possesseurs portugais entretenaient des relations cordiales avec les Musulmans². Mais la rigueur avec laquelle il avait sévi contre les Andalous de Salé, coupables d'intelligences avec l'ennemi, lui aliéna toute la population andalouse, à laquelle les marabouts de Dila, jaloux de la puissance d'Al-'Ayyâchy, prêtèrent leur appui. Le vaillant défenseur de l'Islâm fut victime de cette inimitié. Vaincu par les Dilaïtes, il fut trahi et tué par les Khlot, chez qui il avait cherché refuge (1051-1641)³. Sa mort eut un grand retentissement dans tout le Maghrib; elle rendit aux Portugais l'espoir de restaurer leur puissance au Maroc et plongea les Musulmans dans la consternation. Chacun ressentit la nécessité de continuer son œuvre d'extermination, et si son exemple ne fut pas immédiatement suivi, c'est que la lutte des marabouts de Dila et des chorfa occupait alors toutes les forces du Maghrib.

Les compagnons d'Al-'Ayyâchy sont les premiers qu'on qualifia dans l'histoire locale du beau titre de *Moudjâhidîn* « combattants pour la Foi », mais plus tard, cette appellation s'étendit à toute entreprise dirigée contre les infidèles, ayant pour but de leur causer quelque dommage, et notamment à la course. Les pirates salétins étaient des moudjâhidîn et leurs descendants, les Salétins actuels,

1. Il leur avait demandé des échelles pour escalader les murs, mais ils tardèrent tant à les lui fournir, que des renforts eurent le temps d'arriver dans la ville assiégée. Cf. Eloufrâni, *op. cit.*, p. 444.

2. Eloufrâni, *op. cit.*, p. 446.

3. Eloufrâni, *op. cit.*, p. 450.

ont hérité de leurs ancêtres la haine du chrétien : ils ne tolèrent pas la présence des Européens dans leur ville qu'ils appellent une « cité de moudjâhidîn ». La piraterie était donc *djihâd* (guerre sainte) au même titre que la guerre ouverte. Celle-ci paraît d'ailleurs avoir subi un ralentissement depuis la mort d'Al-'Ayyâchy, jusqu'à l'arrivée au pouvoir des chorfa 'alaouyîn.

Ces chorfa recommencèrent effectivement, avec une nouvelle ardeur, la guerre sainte, et ne tardèrent pas à réunir, à cet effet, un corps de volontaires, en grande partie d'origine rifaine, qui prirent le titre de *Moudjâhidîn*. Le premier commandant de cette nouvelle *djihâd* fut un qâid natif de la tribu des Beni Gorfot, Al-Khiḍr R'aîlân, dont la famille était depuis longtemps riche et puissante¹. Sous le règne de Moulay Ar-Rachîd, il était parvenu à réunir autour de lui tous les Moudjâhidîn et à imposer sa domination dans tout le Maroc septentrional.

L'anarchie du pays favorisait alors les entreprises des qâids indépendants. La lutte de Moulay Ar-Rachîd contre son frère, puis contre les marabouts dilâites, donnait aux Chrétiens l'espoir de reconquérir leurs anciens comptoirs du littoral, et les habitants du Maghrib septentrional, n'ayant plus à compter sur la protection des sultans, devaient songer à se défendre eux-mêmes contre l'invasion. Tout concourrait à donner aux provinces du Nord, une indépendance dont pouvait profiter un chef militaire entreprenant. Un des premiers faits d'armes du qâid R'aîlân fut d'attirer dans une embuscade la garnison portugaise de Tanger (1661)², dont les débris durent évacuer la ville

1. Plusieurs auteurs, As-Slâouy entre autres, présentent R'aîlân comme un Maure andalous de Salé, un descendant des Zegry de Grenade. Sa famille est cependant connue chez les Beni Gorfot, où il a de nombreux descendants. Cf. Mercier, *op. cit.*, III, p. 278.

2. Cf. Fern. de Menezes, *Historia de Tangere*, p. 270 et suiv.

pour faire place aux Anglais. Ceux-ci l'occupèrent en vertu d'un contrat signé la même année, pour le mariage de Catherine de Bragance, fille de Jean IV de Portugal, avec Charles II, roi d'Angleterre ¹.

Mais la situation des Anglais ne fut pas beaucoup plus brillante que celle des Portugais. Le nombre des partisans de R'aïlân augmentant sans cesse, la garnison de Tanger se trouva dans l'impossibilité de s'éloigner des remparts. En 1664, le comte de Teviot, gouverneur de Tanger, tomba dans la même embuscade que son prédécesseur portugais et fut tué avec son escorte par les Moudjâhidîn ².

Ces exploits firent de R'aïlân un champion de l'Islam ; il se jugea bientôt assez puissant pour détourner un moment ses regards de la frontière, et s'occuper des affaires de l'intérieur. Il commença par attaquer et disperser les Cherâga, aux environs de Fès, et porta la terreur dans la capitale. Mais l'année suivante, Mouhammad Al-Hâdj, marabout dilaïte, maître de Fès, repoussa le qâid et ses partisans, l'obligeant à chercher refuge au Faḥç ³. Après avoir rallié ses soldats, R'aïlân s'empara d'Al-Qçar, s'y établit et y fit construire un palais dont on voit encore les vestiges ⁴. Confirmé plus tard dans son gouvernement de la province de R'arb, il fit d'Al-Qçar sa capitale, en continuant à harceler les Anglais de Tanger.

Quelques années après, Moulay Ar-Rachîd maître de Fès, après la chute des Dilaïtes, voulut unifier ses États, sous son autorité souveraine et marcha contre R'aïlân, si indépendant alors, que le gouverneur de Tanger, Lord

1. Cholmley, *An account of Tangier*, p. 6 et suiv. ; Budgett Meakin, *The land of the Moors*, p. 120.

2. Cf. Cholmley, *op. cit.*, p. 65 et suiv.

3. Ezziâni, *Le Maroc de 1631 à 1812*, trad. Houdas, p. 12-13.

4. Près du Souq ; il sert aujourd'hui de caserne aux 'askars. Lors du passage de Pidou de Saint-Olon (1693), il était déjà en ruine. Cf. Pidou de Saint-Olon, *Estat present de l'empire du Maroc*, p. 30.

Bellasis, avait acheté son concours à prix d'argent, en dépit de son ardeur religieuse¹. Cette trahison du chef des Moudjâhidîn fut châtiée par le nouveau sultan, qui s'empara d'Al-Qçar et força le rebelle à s'enfuir à Acîla, d'où il s'embarqua pour Alger.

Lorsque Moulay Isma'il eut succédé à son frère, R'aîlân reparut au Rîf avec un corps de Turcs qu'il amenait d'Alger. Fès était en pleine rébellion. Le nouveau sultan se trouvait dans une situation critique, mais la défaite et le massacre du qâid et de ses Turcs, à Al-Qçar, brisèrent la résistance des provinces du Nord, en décidant le sort de l'empire². Cette seconde période de l'histoire des Moudjâhidîn est moins brillante que la première. Les deux partis rivaux, Chrétiens et Musulmans, paraissent plutôt s'observer. L'enthousiasme religieux des masses est moins surexcité, mais quelques chefs militaires sont sortis des rangs et ont donné naissance à une aristocratie guerrière, dont la puissance s'affirme pendant une troisième période, lorsqu'un élément nouveau, le contingent du Rîf, vient renforcer les Moudjâhidîn découragés.

II

LES RIFAINS

Le règne de Moulay Isma'il, frère et successeur d'Ar-Rachîd, tient, dans les annales du Maghrib, une place égale à celle de son contemporain Louis XIV, dans notre histoire. A l'avènement de ce prince, l'ère des grandes conquêtes était passée et le Maghrib, dominé depuis cinquante ans seulement par les chorfa Filâlyîn, ne conservait son intégrité qu'au prix d'une administration solide et

1. Cf. Cholmley, *op. cit.*, p. 69 et suiv. ; Mercier, *op. cit.*, p. 269.

2. Cf. Ezziâni, *op. cit.*, p. 25 ; Mercier, *op. cit.*, III, p. 278.

puissante. C'est à la développer, que Moulay Isma'il consacra les premières années de son règne, cherchant à copier des institutions militaires et administratives turques, introduites depuis peu dans la régence d'Alger.

Cette réorganisation en bonne voie, le sultan aborda la seconde partie de sa tâche, l'expulsion définitive des Chrétiens établis sur les côtes marocaines. A l'avènement de Moulay Isma'il, les côtes du Maghrîb, depuis Melilia jusqu'à Rabat, étaient parsemées de colonies chrétiennes. Les Portugais possédaient Al-Mahdya, Al-'Arâich, Acîla; les Anglais, Tanger qu'ils avaient reçue des Portugais; les Espagnols, Ceuta, Bâdis et Melilia. Moulay Isma'il voulut diriger ses efforts sur tous les points à la fois, et réunit une nouvelle armée de Moudjâhidîn, composée en grande majorité de Rifains, des tribus de Tamsamân, Beni Ouriâr'el, Beqqoûya et Guela'ya.

Une famille influente jouissait alors de la faveur des moudjâhidîn, celle de *Haddoû*, chef rifain, dont les deux fils 'Amar et Aḥmed combattaient depuis longtemps sous les étendards de la *djihâd*. Les historiens nous donnent peu de renseignements sur cette famille, mais nous apprennent son origine puisqu'ils surnomment Aḥmed ben Haddoû « ar-Rîfy », le Rifain¹. Ce nom de Haddoû est d'ailleurs significatif : c'est le diminutif rifain de Aḥmed. As-Slaoui et Ez-Ziânî appellent Aḥmed ben Haddoû « Al-Baṭṭioui »². Or il existe une fraction de *Baṭṭiouâ* dans la tribu rifaine des Beni Sa'id³ : peut-être devons-nous y chercher le berceau de la famille. On trouve encore à Tanger des Oulad Baṭṭioui, descendants de Haddoû, mais qui paraissent ignorer leur parenté avec les Oulad 'Abd aṣ-Ḥadoq. Elle résulte cependant d'un texte, un manuscrit

1. Cf. Ezziâni, *op. cit.*, p. 42.

2. Cf. As-Slâouy, *Kitâb al-Istiqâ*, p. 34.

3. Cf. Mouliéras, *op. cit.*, I, p. 137.

anonyme que nous possédons¹. Il y est raconté qu'en 1113 de l'hégire, le pacha 'Alî ben 'Abdallah Ar-Rîfy, contraint par le sultan d'abandonner le siège de Ceuta pour diriger celui de Badîs, laissa les assiégeants de Ceuta sous le commandement de son cousin (*ibn 'ammihî*) le qâid Aḥmed ben Ḥaddoû. Il semble donc établi qu'Abdallah et Ḥaddoû étaient frères.

Les deux fils de Ḥaddoû arrivèrent les premiers à la célébrité. 'Amar ben Ḥaddoû, gouverneur d'Al-Qçar, reçut en 1092 (1681), du sultan Moulay Isma'il, le commandement de l'armée dirigée sur Al-Mahdya. Le siège était déjà avancé, lorsque le général rifain, voulant laisser l'honneur de la victoire au souverain, l'invita à se hâter vers Al-Mahdya, où il arriva à temps pour assister au succès des Moudjâhidîn. On partagea naturellement le butin entre les soldats du Faḥç et ceux du Rîf, et l'armée revint vers Miknâsa ; mais 'Amar ben Ḥaddoû mourut de la peste pendant le voyage de retour².

Son successeur était tout désigné par l'opinion publique : Aḥmed ben Ḥaddoû, frère du défunt, avait pris part à ses expéditions et son zèle pour la guerre sainte était connu. Aussi Moulay Isma'il confia-t-il le commandement des Moudjâhidîn à Aḥmed, avec l'ordre de continuer la campagne dans la région de Tanger. Mais Aḥmed, loin de garder pour lui seul la conduite des affaires, associa dans son commandement son cousin le qâid Aboû 'l-Ḥasan 'Alî ben 'Abdallah Ar-Rîfy. C'est ce personnage qui est le véritable ancêtre des Oulad 'Abd aḥ-Çadoq, celui dont la réputation de vaillant guerrier et de fidèle serviteur de la dynastie se maintint jusqu'au bout.

Les deux qâid unirent donc leurs forces et, deux ans après, vinrent mettre le siège devant Tanger. Cette ville,

1. *Ḥoulal al-bahimya*, p. 143.

2. Cf. Ezziâni, *op. cit.*, p. 43 ; *Kitâb al-Istiqḍâ*, IV, p. 30.

tombée au pouvoir des Portugais en 1471, avait été cédée par eux aux Espagnols, puis rétrocédée aux Portugais, et enfin donnée en dot à Catherine de Bragance, infante de Portugal, à l'occasion de son mariage avec Charles II d'Angleterre. L'occupation anglaise dura de 1662 à 1683, époque à laquelle, le parlement anglais ayant refusé les subsides nécessaires pour continuer à Tanger les grands travaux entrepris pour l'édification du môle et des défenses, et pour résister aux attaques incessantes des Rifains, Charles II, résolut d'abandonner la ville après l'avoir demantelée. Tanger était à peine évacuée que les Moudjâhidîn se précipitèrent comme un flot dévastateur, ayant à leur tête le qâid 'Alî, qui ne manqua pas d'attribuer sa victoire à la panique des infidèles¹.

Cet événement eut un immense retentissement dans tout le Maghrib. Moulay Isma'il, pour récompenser les Moudjâhidîn, leur disiribua en fiefs le territoire de Tanger et tout le district du Faḥç. Tanger se trouva donc peuplée de Rifains, dévoués corps et âmes à 'Alî ben 'Abdallah. Celui-ci, pour leur donner satisfaction, édifia des mosquées, des collèges, des bains, releva les fortifications abattues et s'installa dans la Qaçba, l'ancienne citadelle anglaise, où il construisit son palais².

Après la chute de Tanger, le zèle religieux des Rifains, occupés à s'installer dans leurs nouvelles terres, parut se calmer pendant quelques années. Ce n'est que cinq ans après, en 1100 (1688-1689) qu'Ahmed ben Haddou put réunir de nouveau ses Moudjâhidîn, pour entreprendre le siège d'Al-'Arâich, auquel 'Alî Ar-Rîfy ne paraît pas avoir pris part. Résolus à se défendre avec la dernière énergie, les Portugais qui occupaient la place, se barricadèrent dans la citadelle d'Al-Qoubaîbât, construite par Ahmed Al-Man-

1. Cf. Ezziâni, *op. cit.*, p. 38 ; *Istiḳâ*, IV, p. 31.

2. Sur ces événements, cf. Budgett Meakin, *op. cit.*, p. 130, et Salmon, *La qaçba de Tanger* (*Archives marocaines*, I, p. 97 et suiv.).

coûr, sultan de la dynastie sa'adienne. Les Musulmans qui avaient pu pénétrer dans la ville, grâce à une brèche produite par l'explosion d'une mine sous les remparts, durent assiéger les Chrétiens pendant une année, dans leur citadelle. Les Portugais se rendirent cependant en octobre 1689, et 1.800 d'entre eux furent envoyés à Miknâsa pour construire les palais du sultan. Aḥmed ben Ḥaddoû, entré à la tête des Rifains dans Al-'Arâich, répartit la ville entre les combattants, sur l'ordre de Moulay Isma'il, comme on l'avait fait pour Tanger, et construisit un grand palais qui subsista longtemps après sa mort, deux mosquées, une médersa et divers établissements publics¹.

A peine Al-'Arâich était-elle tombée au pouvoir des Moudjâhidîn qu'Aḥmed ben Ḥaddoû, voulant frapper un grand coup, en expulsant les Chrétiens d'Acîla, leur dernier rempart au Faḥç, vint mettre le siège devant cette ville, qui ne se rendit qu'au bout d'un an. Son territoire subit le même sort que celui de Tanger et d'Al-'Arâich : partagé entre les Rifains, qui y construisirent une mosquée et une médersa, elle devint terre de conquête et fut incorporée dans le gouvernement d'Alî Ar-Rîfî.

*
* *

La province de Tanger était tombée presque entièrement au pouvoir des Rifains. Deux places seulement restaient aux Espagnols, qui semblaient résolus à les défendre jusqu'à la dernière extrémité, Ceuta et Bâdis. Les deux cousins portèrent aussitôt leurs efforts sur la première, mais le siège promettant d'être long, ils réunirent une armée de 25.000 Moudjâhidîn et édifièrent en face de Ceuta une véritable ville provisoire, où le qâid 'Alî fit construire une habitation et son fils Aḥmed une mosquée².

1. *Istiqâ*, IV, p. 34-36.

2. As-Slâouy dit que les ruines de ces deux édifices sont encore vi-

A peine le siège était-il commencé, qu'en cha'bân 1103, le sultan Moulay Isma'îl prescrivit à 'Ali Ar-Rîfiy de confier le commandement des opérations à un chef de son choix et d'aller s'emparer de Bâdis¹. Le qâid 'Ali, laissant à Ceuta son cousin Aḥmed ben Ḥaddoû, emmena les contingents du Rîf et réussit au bout de quelques mois à s'emparer d'un fort, où il fit un grnd nombre de prisonniers. Cet exploit accompli, il quitta Bâdis en confiant le commandement des Rifains à son lieutenant Al-Barnoûsy et revint à Ceuta, pour mourir peu de temps après (1103).

Les historiens ne disent pas quel fut le lieu de sa mort, mais il est probable que ce fut Tanger, car on montre encore, aux environs de cette ville, dans la vallée de Boûbâna, un tombeau qu'on dit être celui d' 'Ali Ar-Rîfiy. Nous savons d'autre part, par le témoignage de Pidou de Saint-Olon, qu'il habitait en 1692 (1103) Tanger, où il faisait fonction de gouverneur des provinces septentrionales. C'est lui qui, en cette qualité, envoya à Miknâsa l'ambassadeur de Louis XIV auprès de Moulay Isma'îl. Pidou de Saint-Olon² était chargé de négocier le rachat d'esclaves français; Isma'îl, à qui il se présenta comme ambassadeur du Grand Roi, trouva que ses pouvoirs étaient insuffisants pour discuter avec lui au sujet de questions politiques et désigna pour s'occuper de ces négociations « l'alcaïde Aly, fils d'Abdalla » qu'il avait revêtu du commandement général dans les ports, villes, bourgs et tribus des côtes maritimes³. C'est dire que la mission de Saint-Olon échoua en partie.

sibles : nous n'avons trouvé personne qui les ait vues. Cf. *Istiqâ*, IV, p. 37.

1. *Houlal al-bahimya*, p. 143.

2. Pidou, chevalier de Saint-Olon, né en Touraine, obtint une charge de gentilhomme ordinaire du roi en 1672, puis fut désigné comme envoyé extraordinaire à Gênes, à Madrid et enfin au Maroc (1693). Il mourut en 1720 à l'âge de 80 ans. Sur sa mission, cf. Thomassy, *Le Maroc et ses caravanes*, p. 139 et suiv.

3. Pidou de Saint-Olon, *Estat présent de l'empire de Maroc*, p. 206.

A cette époque, le qâid Aḥmed Ḥaddoũ était gouverneur d'Al-'Arâich et d'Al-Qçar et son frère 'Amr, appelé par Pidou « premier ministre et favori du roy de Maroc »¹ était mort depuis cinq ou six ans.

A la mort du qâid 'Alî, l'opinion publique désigna pour succéder à son père, dans le commandement des Moudjâhidîn, le jeune et actif Aḥmed ben 'Alî Ar-Rîfy, dont l'élection fut aussitôt ratifiée par le sultan. Ez-Ziâni², qui rapporte ces événements, appelle 'Alî ar-Rîfy, le chef de tout le Rîf, désignation certainement erronée, car le qâid ne paraît pas avoir porté ses armes plus loin que Bâdis. Mais son ascendant sur les Rifains, ses compatriotes, était considérable, et sous le nom collectif de Rifains, on désignait à cette époque l'armée des Moudjâhidîn et les colonies rifaines qu'elle avait semées dans la province de Tanger. Administrativement, le gouvernement de Tanger ne s'étendait à l'est que sur le Rîf occidental, de Tétouan à Bâdis, mais il englobait, à l'ouest et au centre, l'Andjera, le Faḥç et le Saḥel d'Acîla; le chef-lieu de ce gouvernement était Tanger, mais la résidence du pacha devait être tour à tour Tanger et Tétouan³. Quant à Al-'Arâich, et à la province de Habat, c'est-à-dire le nord du R'arb, elles étaient comprises dans le gouvernement d'Al-Qçar et devaient être annexées à la province de Tanger, à la mort d'Aḥmed ben Ḥaddoũ.

1. *Ibid.*, p. 154.

2. Ezziâni, *op. cit.*, p. 43.

3. Cette supposition est basée sur le fait qu'Aḥmed Rîfy avait fait construire à Tétouan un palais que nous décrirons plus loin.

III

LE PACHA AHMED

L'étendue du gouvernement rifain ne tarda pas à se trouver modifiée, puisque, d'après l'*Istiğça*¹, Moulay Isma'il avait investi du gouvernement de Tétouan, peu de temps avant sa mort, un de ses anciens secrétaires, un Tétouanais savant et d'une famille respectée, le fqîh Aboû Hafç 'Omar Al-Ouqqâch. La notoriété de cette maison, dont on trouve encore des descendants à Tétouan, montre ce qu'était l'état d'esprit des Tétouanais, marchands andalous expulsés de Grenade, chez qui la richesse ou le renom de lettré sont plus estimés que la gloire militaire. Leurs préférences s'incarnaient assez bien dans un personnage, vieilli au service du Makhzen, où il avait acquis, avec des qualités juridiques et littéraires incontestables, une ambition et une vanité qui devaient causer sa perte et la ruine de sa patrie.

Tétouan avait conservé un mauvais souvenir de la domination rifaine. Le passage des Moudjâhidîn lui avait fait éprouver les brutalités de la soldatesque; le pacha rifain lui-même l'avait écrasée d'impôts et s'était fait construire un palais somptueux, sans payer le salaire des ouvriers². Aussi, les Tétouanais étaient-ils résolus à conserver leur indépendance et à se grouper autour de leur vieux qâid Al-Ouaqqâch, dont la haine contre les guerriers rifains était pour eux la meilleure garantie.

De son côté, le fils d'Alî ben 'Abdallah Ar-Rîfy, le pacha Aḥmed, investi du gouvernement de la province de Tanger à la mort de son père, 1125³ (1713), ne put suppor-

1. As-Slâouy, *op cit.*, IV, p. 55.

2. Braithwaite, *Histoire des révolutions de l'empire du Maroc*, p. 16.

3. Les auteurs sont en désaccord sur la date de la mort d'Alî ar-Rîfy.

ter qu'une portion du Maroc septentrional fût distraite de son autorité et mit tout en œuvre pour tirer des Tétouanais une vengeance éclatante, en les replaçant dans le joug rifain. De là, entre Tanger et Tétouan, une rivalité sourde dont l'explosion n'éclata qu'après la mort de Moulay Isma'il, lorsque la faiblesse et les débordements de son successeur Moulay Ahmed Adh-Dhahaby favorisèrent de nouvelles entreprises des qâids indépendants. Jusqu'à là, Ahmed Rîfy se contenta du commandement des Moud-jâhidîn qui assiégeaient toujours Ceuta.

D'après l'Anonyme de Fès¹, cette armée ne comptait pas moins de 25.000 combattants. L'Anglais Braithwaite, qui passa à Tétouan quelques années plus tard, en 1140 (1727), dit que la « garnison de Ceuta », c'est-à-dire l'armée assiégeante, comptait 4 à 5.000 hommes, tirés des districts environnants et qu'on relevait tous les mois, corvée d'autant plus lourde pour la province, qu'on obligeait ces soldats à se fournir eux-mêmes de vivres et de munitions². Ce siège était d'ailleurs une sinécure pour la famille d'Ar-Rîfy, dont il fit en partie la fortune. Le voyageur Marmol³ raconte qu'Alî ben 'Abdallah Ar-Rîfy avait trouvé moyen de faire cultiver par ses soldats la vaste plaine qui entourait Ceuta; ils faisaient ensuite la moisson et cueillaient le raisin, au profit du pacha naturellement. Lorsque le sultan lui envoyait quelques renforts, il en avertissait secrètement le gouverneur de Ceuta. C'est pour cette raison sans doute, que le sultan, perdant patience, avait déjà envoyé 'Alî, à Bâdis, pour hâter la chute de cette place.

La date que nous donnons ici est prise dans le *Houlal*, mais Ezziâni dit 1103, ce qui est certainement inexact. Ezziâni, *op. cit.*, p. 43.

1. *Houlal al-bahîmya*, p. 142.

2. Cf. Braithwaite, *op. cit.*, p. 14.

3. Cf. Marmol, *Relation de trois voyages, fait dans les Etats du roy de Maroc...*, p. 342 et suiv.

Le pacha, décidé à traîner en longueur le siège de Ceuta, s'était fait construire une habitation et une mosquée sur le théâtre des opérations¹. Lorsqu'il mourut en 1125, son fils Aḥmed, qui lui succéda, continua cette paisible campagne jusqu'en 1133 (1720), époque à laquelle les Espagnols, tirés enfin de leur torpeur, firent une sortie, attaquèrent le camp musulman, s'emparèrent de la maison d'Ar-Rîfy qu'ils pillèrent et revinrent à Ceuta après avoir fait un grand carnage de Marocains. Sur ces entrefaites, le vieux sultan Moulay Isma'îl était mort, laissant le trône à son fils Moulay Aḥmed Adh-Dhahaby. Une grande partie du Maghrib avait refusé de prêter serment au nouveau souverain; Fès lui était hostile; les tribus du nord commençaient à s'agiter. Aḥmed Pacha Rîfy, que la terreur inspirée par Moulay Isma'îl retenait seule dans son camp, jugea utile de revenir à Tanger, abandonnant le siège de Ceuta. La *Djihâd* était terminée; les derniers Moudjâhidin avaient perdu leur ancienne renommée, en cultivant les plaines de l'Andjera; Aḥmed pacha lui-même, si riche et si puissant, n'avait à sa solde que quelques milliers de Marocains rifains et un corps de nègres, '*abid*', que le sultan lui avait envoyé comme garde personnelle².

*
* *

Les événements qui suivirent, au Maghrib septentrional, l'élection au sultanat de Moulay Aḥmed Adh-Dhahaby, sont assez obscurs. As-Slâouy nous les raconte très sommairement³. D'après lui, lorsque la discipline se fut relâchée dans tout l'empire et que les gouverneurs eurent perdu le respect du souverain, Aboû l'Abbâs Aḥmed Ar-Rîfy saisit le moment opportun pour mettre à exécution

1. Cf. *Istiḳṣâ*, IV, p. 37.

2. Cf. Braithwaite, *op. cit.*, p. 14.

3. Cf. *Kitâb al-Istiḳṣâ*, IV, p. 55.

ses desseins sur Tétouan. Il s'avança vers cette ville, à la tête d'une nombreuse armée, y pénétra par surprise et se mit à la piller; mais le fqîh Abou Hafç 'Omar al-Ouaqqâch réussit à réunir autour de lui les habitants, à chasser les Rifains et à leur infliger une sanglante défaite. Aḥmed Rîfy s'échappa à grand'peine pour se réfugier à Tanger.

La victoire d'Al-Ouaqqâch fut accueillie à Tétouan par de grands transports d'allégresse. Le vieux fqîh, devenu l'homme le plus populaire de la région, composa contre ses ennemis une longue *qacîda* (pièce de vers), dont l'*Istiqça*¹ nous a conservé le texte, et dans laquelle il laissait percer son ambition, en raillant ses ennemis les Rifains. Un poète rifain répondit à ces attaques et ce tournoi poétique contribua à entretenir l'hostilité entre les deux partis.

Le récit du capitaine Braithwaite² diffère notablement de cette version marocaine. Grâce à la relation de voyage que nous a laissée cet officier anglais, qui accompagna le consul John Russel à Miknâsa en 1727, nous possédons un récit détaillé des événements des années 1727-1728 (1140-1141), c'est-à-dire du court règne de Moulay Aḥmed Adh-Dhahaby. Russel, chargé d'une ambassade auprès de Moulay Isma'il, devait lui remettre un certain nombre de présents que lui offrait le gouvernement anglais. Repoussant les offres du pacha Aḥmed, qui l'invitait à passer par Tanger, il débarqua à Tétouan en automne 1727 et y attendit l'ordre du sultan de se mettre en route vers la capitale.

Les hostilités entre Tétouan et Tanger avaient commencé peu de temps avant son arrivée. A la mort d'Isma'il, les provinces du nord s'étaient soulevées contre son successeur Adh-Dhahaby, et Tétouan était résolue à secouer le joug d'Aḥmed pacha, son gouverneur. En l'absence de

1. *Op. cit.*, IV, p. 55-56.

2. *Histoire des révolutions...*, p. 12 et suiv., 79 et suiv.

celui-ci, les montagnards, les Djebala sans doute, sous la conduite d'un Andalous du nom de Bollize¹ étaient entrés dans la ville, en avaient chassé les Rifains et avaient pillé leurs habitations. Le pacha Aḥmed, voulant venger cette insulte, implora vainement les Tétouanais qui n'osèrent pas affronter la colère des Djebala. Se contentant alors de guerroyer, avec la colonne de Ceuta et sa garde nègre, il ne réussit à pénétrer dans la ville, que grâce à un corps de 500 hommes, amenés par son frère, le gouverneur de Tanger. Aḥmed installa son frère à Tétouan en lui laissant les 'Abîd ; mais, ne pouvant se maintenir dans son nouveau gouvernement, celui-ci s'enfuit bientôt après, en mettant le feu à son magasin de poudre, et se réfugia à Tanger. Après son départ, les Tétouanais s'empressèrent de ruiner de fond en comble le magnifique palais construit par Aḥmed dans leur ville. Chacun des deux partis se hâta ensuite d'écrire au nouveau sultan pour se justifier².

La cour, plongée dans une grande perplexité, et ne voulant déplaire à aucun des deux rivaux, d'autant plus que leurs réclamations étaient appuyées de présents magnifiques et de grosses sommes d'argent, avait décidé d'envoyer comme pacha à Tétouan, l'ancien gouverneur de Fès, Abdelmelek Busfra (?), tout en encourageant secrètement les prétentions d'Aḥmed. Une proclamation, arrivée à Tétouan et distribuée aux consuls, disait donc qu'Abdelmelek Busfra Ludyce était nommé pacha, à la place d'Aḥmed, pour toute la province, à l'exception de Tanger, Al-'Arâich et Acîla, laissées aux Rifains. Lorsque John Russel débarqua à Tétouan, il fut reçu par le nouveau pacha, arrivé depuis quelques mois seulement.

Remarquons d'abord que l'annaliste musulman passe

1. Nous ne trouvons aucun nom, dans les ouvrages arabes, qui puisse être identifié avec celui-ci. Il en est de même pour Paiz et Busfra.

2. Braithwaite, p. 16.

sous silence tous ces événements : il ne fait aucune mention du pacha Abdelmelek Busfra, dont le nom ne peut rien nous apprendre, même si nous identifions son surnom de Ludyce « mulâtres occupant la province où le vieux Muly était né¹ » avec *Al-Ouadâÿ*, nom sous lequel on désignait une des gardes sultaniennes². Il ne parle pas plus du chef des montagnards, Bollize, que du forgeron Paiz, qui exerçait à Tétouan, au dire de Braithwaite³, une dictature, dont le nouveau pacha cherchait vainement à secouer le joug.

D'après As-Slâouy, le gouverneur de Tétouan était à cette époque Aboû Ḥaḥ 'Omar Al-Ouaqqâch, dont nous avons parlé et nous ne trouvons dans Braithwaite que le nom de Hadj Lucas⁴ qui puisse être identifié avec le nom de ce fqîh. Mais Hadj Lucas est appelé Directeur général des douanes à Tétouan, et, bien qu'un de ses fils trouve la mort en combattant contre le pacha Aḥmed, aucun rôle politique n'est attribué par l'auteur anglais, à ce personnage. Le pacha Busfra avait acheté son gouvernement, pour 500 ducats d'or versés à la sultane favorite; les Tétouanais le virent arriver sans mécontentement, mais lui firent comprendre que son rôle devait se borner à laisser le pouvoir exécutif au dictateur Paiz et à vivre tranquillement dans son palais, des appointements qu'ils consentaient à lui verser.

1. Braithwaite, p. 30.

2. Le corps de cavalerie des Ouadâÿa dut sa constitution à des femmes. La mère de Moulay Isma'il appartenait à cette tribu arabe établie alors au nord du Sahara. Moulay Isma'il épousa lui-même la fille d'un chaïkh ouaday, Khanâtha bent Bekkâr, qui fut mère de Moulay 'Abdallah. Les Ouadâÿâ, attirés par cette protection, vinrent s'établir dans la plaine du Saïs, entre Fès et le Zerhoûn, au service du sultan.

3. *Histoire des révolutions...*, p. 32.

4. *Ibid.*, p. 83. Il était âgé de 70 ans et recevait très aimablement les étrangers, aussi Braithwaite dit-il qu'il est nécessaire de le ménager, à cause des services qu'il peut rendre au commerce anglais.

Peu de temps après l'arrivée de l'ambassade anglaise à Tétouan, la ville fut mise en émoi par l'apparition subite dans ses murs du pacha Aḥmed, avec 6.000 hommes; mais cette première démonstration resta platonique et n'eut pour effet que de mettre en éveil la méfiance des Tétouanais. Le pacha de Tétouan n'avait en effet aucune force militaire, mais les bourgeois de la ville composaient une milice qui veillait aux remparts et disposait de seize pièces de canon. Au bout de quelques jours, le pacha de Tanger revint avec une armée plus nombreuse et plusieurs centaines de cavaliers, et dressant son camp devant la place, il fit demander aux habitants de Tétouan une indemnité de 40.000 ducats, en réparation des dommages faits à son palais et à ses propriétés de Tétouan, pendant la dernière insurrection.

Sur le refus des Tétouanais, Aḥmed donna l'assaut à la ville et, après un combat de cavalerie où l'avantage resta aux Rifains, la soldatesque envahit la vieille cité et se mit à la piller. Les bourgeois, voyant la débandade de l'ennemi, se rallièrent et réussirent à chasser les Rifains dont ils firent un grand carnage. Aḥmed pacha perdit toute son artillerie et rentra à Tanger, la rage au cœur. Telle était la haine des Tétouanais pour les Tangérois, qu'au dire de Braithwaite, ils ne voulaient pas donner la sépulture à leurs morts « afin, disoient-ils, que ce spectacle imprimât à leurs enfans le souvenir de cette querelle, et ils leur aprenoient à prononcer dans les rues les noms de *Hamet* (Aḥmed) et des *Raffeens* (Rifains) avec les épithètes les plus odieuses et les plus difamantes¹. » Nous croyons bien reconnaître, dans le récit de cet assaut, l'expédition d'Aḥmed pacha contre Aboû Ḥafṣ 'Omar Al-Ouaqqâch, dont nous avons parlé plus haut : les détails sont les mêmes et les dates des événements coïncident. Le nom seul d'Al-Ouaqqâch manque, et cepen-

1. Braithwaite, *op. cit.*, p. 133.

dant son existence n'est pas douteuse : il est mentionné dans l'*Istiḡā*; on lui a élevé une mosquée dite *Djâma' Al-Ouaqqâch*, qui est encore une des huit principales mosquées de Tétouan; enfin, sa famille est toujours connue, dans cette ville, parmi les plus anciennes¹.

*
* *

Outre l'intérêt historique qu'offre la relation de Braithwaite, elle a encore l'avantage de nous présenter en détail un tableau de ce gouvernement d'Aḥmed pacha Rîfy, dont l'aspect, dans l'histoire du Nord-Marocain, rappelle celui de tel ou tel duché français du moyen-âge.

A la faveur des troubles politiques, de l'affaiblissement de la discipline et du relâchement général des mœurs, un chef militaire a réussi à s'imposer, dans une province éloignée du centre de l'empire. Appuyé sur un parti d'aventuriers rifains auxquels il distribue des fiefs, enrichi par ses exactions aussi bien que par le commerce et l'agriculture, soutenu en sous-main par une puissance européenne, comme nous le verrons plus loin, il a pu atteindre une indépendance presque absolue et ne tombera qu'après avoir tour à tour élevé et renversé plusieurs sultans, sous la coalition des tribus militaires du centre, intéressées à soutenir le pouvoir central.

A l'arrivée de Russel au Maroc, le pacha Aḥmed était un homme de quarante-cinq ans environ; il se distinguait par son air noble, son abord gracieux, son goût pour l'équitation, sa bonne éducation et sa parfaite connaissance des usages européens². Il avait été, dès son jeune âge, en re-

1. Al-Ouaqqâch revint au gouvernement de Tétouan longtemps après la mort d'Ar-Rîfy, puisque Moulay Mouḥammad, de passage à Tétouan, fut reçu par lui en 1173. Cf. As-Slâouy, *Kitâb al-Istiḡâ*, IV, p. 95.

2. Braithwaite, *op. cit.*, p. 37, 43.

lation avec des Chrétiens, sous le gouvernement de son père à Tanger, aussi était-il considéré par eux comme le personnage le plus raffiné de tout l'empire, bien qu'il témoignât toujours une « hauteur insupportable¹ » aux Étrangers.

Il n'était pas d'une extrême bravoure et n'aimait guère à s'exposer en personne, ne tenait pas toujours sa parole et n'exécutait pas ponctuellement toutes ses promesses; mais il était encore un des plus honnêtes parmi les hommes d'État de son époque. Il exigeait avidement de son peuple le paiement de taxes et d'amendes excessives, dépouillait ses amis aussi bien que ses ennemis, et passait pour riche, parce qu'il envoyait continuellement à la cour de Miknâsa des cadeaux suffisants pour endormir la haine ou la jalousie des courtisans. « Tout le monde convient, dit Braithwaite², qu'après la mort du dernier empereur, le Bacha Hamet auroit pu se faire souverain des provinces dépendantes de son gouvernement, s'il avoit eu moins de dureté, plus de courage et moins d'avarice. »

Les États d'Aḥmed comprenaient Tanger, Acîla et Al-'Arâich, avec les territoires qui séparent ces villes, mais il ne semble pas qu'Al-Qçar et le R'arb aient été sous sa domination, puisqu'As-Slâouy dit que sous Moulay Aḥmed Adh-Dhahaby l'anarchie fut à son comble, et notamment dans le R'arb et à Al-Qçar, où des désordres éclatèrent entre tribus et gens du Makhzen³. Braithwaite dit cependant qu'à son passage à Al-Qçar, la ville portait les marques du séjour d'Aḥmed qui était venu châtier sa rébellion⁴. Quant à Tétouan, elle venait de lui être enlevée et ne devait lui être rendue qu'à l'avènement d'Al-Mostaḍy.

La capitale de ces États était Tanger, gouvernée direc-

1. *Ibid.*, p. 403.

2. *Ibid.*, p. 45.

3. *Kitâb al-Istiḡâ*, p. 56.

4. Braithwaite, *op. cit.*, p. 368.

tement par un frère du pacha, dont le nom ne nous a pas été conservé. Le pacha habitait généralement à la citadelle (Qaçba) de Tanger, dans un palais qui doit être celui dont nous voyons actuellement les vestiges à l'angle nord-est de la grande cour centrale¹. Le voyageur anglais ne décrit pas ce palais, qui n'avait sans doute rien d'intéressant, mais il s'étend longuement sur celui de Tétouan, construit par le pacha lorsqu'il possédait cette ville et détruit ensuite par la populace insurgée. Ce palais était situé sur une éminence, à l'extrémité de la ville et séparé d'elle par une place d'armes et deux grands jardins. Il était orné de quatre hautes tours et d'une mosquée. Les plafonds et les murs, revêtus de peintures et de broderies en stuc d'un très bel effet, les pavements en mosaïque, contribuaient à lui donner un aspect très luxueux. Les allées des jardins étaient étagées au flanc de l'éminence et couvertes de vignes, sous lesquelles les femmes du pacha prenaient le frais vers le soir. « Il est certain, dit notre auteur², que pour un More, le Bacha Hamet avait un goût exquis pour l'ordonnance d'un bâtiment et la disposition des jardins. L'édifice et les jardins dont je viens de parler, ne sont rien en comparaison du Palais qu'il a fait bâtir en dehors de la ville, aux dépens du public; ce fut aussi la cause principale de l'implacable animosité du peuple dans la dernière révolution. »

La résidence d'été dont il est question ici, était située « dans une vallée délicieuse, au-dessous des montagnes, sur le bord de la rivière, à environ deux milles de Tétouan³. » On y remarquait un bassin avec un jet d'eau, entouré d'orangers et servant de bain aux femmes du pacha, une salle de banquet de cinquante pieds de haut, plafonnée de mosaïques de bois peints, d'où on avait vue sur un canal, où les femmes du harem se divertissaient en pêchant

1. Cf. Salmon, *La Қаçба de Tanger* (*Archives marocaines*, I, p. 118).

2. Braithwaite, *op. cit.*, p. 90.

3. *Ibid.*, p. 97.

et en ramant dans de petites chaloupes. Les jardins, où on trouvait toutes les espèces d'arbres fruitiers, étaient sillonnés d'allées couvertes de vignes qu'on disposait en berceaux. Mais pendant l'insurrection, les Tétouanais s'étaient empressés de détruire toutes ces merveilles qu'ils avaient contribué à élever. Leur principal grief contre le pacha était justement les exactions qu'il leur avait imposées pour ces édifices, dont il ne voulait même pas payer les constructeurs.

On peut se demander comment avec les faibles moyens dont il disposait, et en dépit de la haine qu'il avait suscitée de tous côtés, le pacha Ahmed pouvait tenir en respect les tribus turbulentes de sa province. Ses forces militaires étaient en effet assez restreintes : outre quatre à cinq cents *'abid* noirs accordés par le sultan, il commandait à 800 cavaliers et à une infanterie de plusieurs milliers de Rifains, qu'il ne faisait subsister qu'avec le butin pris sur les Djebala¹. La soumission de Tétouan était le prétexte invoqué par le pacha, pour réunir cette armée de temps à autre et la laisser sur pied ; mais elle se mutinait souvent, réclamant une solde fixe, et il fallait l'amadouer par des promesses. Cependant « cette armée rendoit le pacha très considérable². » L'artillerie consistait en 44 pièces de canon, mais elle ne pouvait servir qu'autant que la garnison anglaise de Gibraltar voulait bien lui vendre des bombes³.

L'armée coûtait peu au pacha, et d'autre part il n'avait aucun fonctionnaire à payer, tous les emplois publics étant tenus par des gens de sa famille : son frère gouvernait Tanger, son fils aîné Al-'Arâich, un autre fils Acîla, et les fonctions au château étaient occupées par ses oncles et cousins. Ses charges financières les plus lourdes résultaient de

1. *Ibid.*, p. 396.

2. *Ibid.*, p. 396.

3. *Ibid.*, p. 36, 396.

l'envoi périodique, à la cour, de cadeaux pour le souverain, les ministres, les sultanes, et tous les personnages approchant de près ou de loin le sultan, sans compter l'entretien à Miknâsa d'un agent, chargé de distribuer ces cadeaux, d'acheter les influences utiles et de prévenir le pacha des dispositions de la cour à son égard. Outre les taxes, impôts et corvées dont il écrasait ses sujets, le pacha Ahmed trouvait une source de revenus dans la culture des plaines de l'Andjera, par l'armée qui cernait Ceuta, et surtout dans le commerce des grains et des bestiaux pour les approvisionnements de Gibraltar.

La campagne de Tanger, ravagée depuis la guerre des Moudjahidîn, ne produisant pas suffisamment pour l'exportation, Ahmed faisait venir d'Al-'Arâich et du R'arb d'immenses convois de mules, chargées de grains¹; il rassemblait également tout ce que la province produisait de bétail, l'achetant à vil prix aux propriétaires, pour le revendre au triple à la garnison de Gibraltar². L'approvisionnement de cette place était donc d'un grand profit pour lui. « Aussi, dit Braithwaite³, ce fut un grand crève-cœur au Bacha d'apprendre qu'il y avait toutes les apparences d'un prochain accommodement entre la garnison de Gibraltar et les Espagnols : presque tout son revenu ne consiste que dans le commerce qu'il peut avoir avec cette place, car tout ce qu'il pille sur les gens du pays ne lui rapporte presque rien, s'il n'a pas la facilité de le vendre aux habitants de Gibraltar ».

Ce commerce, dont le commissionnaire était un Juif de Gibraltar, appelé Benider⁴, favorisait naturellement l'exis-

1. L'ambassade de Russel, revenant de Miknâsa, rencontra un de ces convois près d'Al 'Arâich. Cf. Braithwaite, *op. cit.*, p. 382.

2. Braithwaite, p. 388.

3. *Ibid.*, p. 388-389.

4. *Ibid.*, p. 387. Les Juifs de Gibraltar étaient originaires de Tétouan; aussi les Tétouanais, en guerre avec le pacha Ahmed, avaient-ils pressé

tence de rapports cordiaux, entre Aḥmed et le gouverneur de Gibraltar, qui envoyait fréquemment son escadre à Tanger¹. En revanche, la garnison anglaise fournissait au pacha de la poudre et des bombes pour son artillerie, et lui apportait ainsi une aide considérable dans ses luttes contre Tétouan d'abord, puis, plus tard contre le sultan Moulay 'Abdallah. C'est cet appui que le fils de ce sultan, Sidy Mouḥammad, reprochait en 1756 à Pawkers, ambassadeur de Georges III. Le Makhzen n'ignorait pas que la révolte du pacha Aḥmed n'avait été possible qu'avec le secours des Anglais, qui avaient également fourni des munitions à Moulay Al-Mostaḍy, à Acila; mais il attribuait cette attitude au seul gouverneur de Gibraltar, le croyant naïvement en désaccord avec son gouvernement, grâce à un subterfuge qui permettait aux Anglais d'entretenir une agitation continue dans le nord marocain et d'en rejeter la responsabilité sur un fonctionnaire, presque indépendant aux yeux des Marocains².

les Juifs de leur ville d'interdire à leurs parents de Gibraltar la vente des approvisionnements et munitions au pacha. Le traité signé à Mik-nâsa par Moulay adh-Dhahaby et Russel stipulait l'interdiction pour les Juifs marocains de s'établir à Gibraltar. Cf. Braithwaite, p. 386.

1. Au cours d'une de ces stations de l'escadre anglaise à Tanger, le pacha Aḥmed invita l'amiral à une chasse à l'ours. Cf. Braithwaite, p. 37.

2. « En l'an 1147, en notre style, le roi mon père, écrivait Sidy Mouḥammad, avait la paix avec l'Angleterre, qui lui doit encore la rançon de plusieurs captifs anglais... Le pacha de Tétouan, Hamed ben Aly, s'étant révolté contre lui, les Anglais ont mieux aimé payer la rançon stipulée à ce pacha, et lui ont fourni 700 barils de poudre, 70 pièces de canon et d'autres munitions de guerre qui sont encore à Tanger, pour le soutenir dans sa rébellion contre son souverain; mais ce pacha a été fait prisonnier, et condamné à la mort qu'il méritait...

« Les gouverneurs de Tétouan, de Tanger et de Salé, ont voulu imiter la révolte du pacha Hamed, et ont été secourus par le gouverneur et les Anglais de Gibraltar, qui pendant ce temps ont fait un commerce de con-

Grâce à l'appui d'une puissance européenne établie aux portes mêmes du Maghrib, le pacha de Tanger était en meilleure posture pour résister au Makhzen. Cependant, ce n'est qu'assez tard qu'il montra une attitude franchement indépendante et partit en guerre contre Fès. A l'époque où Russel traversa le Maroc, Aḥmed ne cherchait qu'à baser son autorité sur l'appui moral du sultan et par conséquent à entretenir avec la cour de Miknâsa, les rapports d'un vassal à son suzerain. Il y parvenait grâce l'habileté de son délégué à Miknâsa, *Abdelzak*¹, sorte de consul et d'agent secret, chargé de plaider la cause du gouverneur auprès du sultan et de veiller à ce que l'influence d'Ar-Rîfy ne diminuât pas. Ancien secrétaire de Moulay Isma'îl, connaissant tous les rouages du Makhzen et les intrigues de cour, tout dévoué à la famille d'Aḥmed Rîfy, Abdelzak exerçait à Miknâsa une influence due en partie à la ferveur religieuse qu'il affectait ; « à peine se donne-t-il le temps de manger pour faire ses prières, jamais on ne le voit sans avoir un chapelet dans la main, il en porte même à table². » Cet agent mit naturellement son influence au service de l'ambassadeur anglais qui n'eut qu'à se louer de lui.

trebande sur nos côtes, et principalement celui du blé, qui est expressément défendu par notre loi...

« Le mois dernier il y avait à Larrache un navire anglais qui faisait ouvertement la contrebande. Nous avons éprouvé que le voisinage de Gibraltar nous a toujours été nuisible; enfin que les Anglais, qui se disaient nos amis, nous ont plus fait de mal que les Espagnols et les Portugais, nos ennemis jurés...

« Je ne pense pas que notre gouverneur de Gibraltar, qui ne respecte pas les ordres de son maître, ait plus d'égard pour ceux que vous lui donnerez, vous ambassadeur... Nous croyons, mon père et moi, que le roi notre maître n'a aucune connaissance des procédés à notre égard, du gouverneur de Gibraltar... » Tomassy, *op. cit.*, p. 233 et suiv.

1. Cf. Braithwaite, *op. cit.*, p. 45 et *passim*.

2. *Ibid.*, p. 45.

Mais ces bons rapports du pacha avec le Makhzen ne durèrent pas au delà des règnes d'Adh-Dhahaby et d'Al-Mostady. Sous Moulay 'Abdallah l'entente fut détruite, comme nous le verrons plus loin, et Ahmed prit une nouvelle attitude qui contraste vivement avec le caractère lâche et apathique que nous dépeint Braithwaite.

*
* *

Le consul Russel était à peine rentré à Gibraltar, qu'arrivait de Miknâsa la nouvelle de la déposition du sultan Moulay Ahmed Adh-Dhahaby et de l'élection de son frère 'Abd al-Malik. Cette proclamation fut bien accueillie à Tétouan et à Tanger et le pacha Ahmed fut confirmé dans son gouvernement. Mais le nouveau sultan ne put se soutenir que quelques mois, au bout desquels Abd-Dhahaby revint au pouvoir et fit emprisonner son frère. Cette fois, Ahmed Ar-Rîfy refusa de le reconnaître, mais le sultan n'eut pas le temps de tirer vengeance de cette rébellion : il mourut de maladie au bout de quelques mois. 'Abdallah, autre fils d'Isma'il, fut alors proclamé.

Le règne de Moulay 'Abdallah dura vingt ans, pendant lesquels le sultan fut déposé cinq fois et cinq fois rétabli sur le trône. Les événements qui troublèrent pendant ce long règne la paix du Maghrib sont dus en grande partie à la cruauté et au caractère ombrageux et vindicatif de Moulay 'Abdallah, autant qu'à l'ambition de ses frères 'Alî, Mostady et Zeîn al-'Abidîn, portés tour à tour au khalifat, soit par les 'Abîd Bokhary, soit par les Ouadâyâ, les deux fractions de la garde prétorienne. Ces compétitions étaient très favorables à la politique d'Ahed Rîfy et peut-être aurait-il réussi à asseoir solidement son autorité et à proclamer son indépendance dans les provinces du nord, s'il avait eu plus de constance dans son opposition au Makh-

zen, et s'il avait su se ménager de solides alliances dans les tribus du centre.

Moulay 'Abdallah, détrôné par son frère 'Ali en 1735, revint bientôt au pouvoir, jusqu'en 1738, époque à laquelle les 'Abid se rendirent au Tafilelt pour chercher Al-Mostady et l'investir du khalifat. Proclamé d'abord à Fès, il reçut ensuite le serment des habitants de Miknâsa et bientôt après, le Maghrib tout entier se rallia à lui, à l'exception de Tétouan qui ne lui envoya aucune ambassade ¹.

Ahmed Rîfy n'avait pas cessé de surveiller cette ville, attendant une occasion de se venger des Tétouanais. Lorsqu'il apprit leur conduite vis-à-vis du nouveau sultan, il écrivit à ce dernier pour se plaindre de Tétouan, lui représentant que cette attitude était conforme aux vues ambitieuses affichées par le fqîh Aboû Hâfç Al-Ouaqqâch, dans la pièce de vers dont nous avons parlé. Il réussit ainsi à convaincre Moulay Al-Mostady, qui lui envoya l'ordre d'infliger aux Tétouanais un châtiment exemplaire. Le pacha n'attendait que cette autorisation : son armée était prête à marcher. Il pénétra un jour à l'improviste dans la ville, tua environ huit cents habitants, pilla les maisons des riches et assit son autorité sur toute la région. Il commença par imposer de lourdes contributions aux Tétouanais, puis démolit les murs de la ville et y fit construire un palais du gouvernement — *Dâr al-Imârat* — qui existe encore de nos jours ².

Il semble qu'après cette expédition, les Tétouanais, qui avaient perdu leurs principaux chefs, aient abandonné tout espoir de se délivrer du joug rifain, car Tétouan resta encore bien des années dans le gouvernement de Tanger, malgré le vent de révolte qui souffla de tous côtés

1. As-Slâouy, *Kitâb-la-Istiqâ*, IV, p. 70 ; Ezziâni, *op. cit.*, p. 86.

2. C'est actuellement le palais du gouvernorat, à la citadelle ; on y remarque le tombeau de Moulay Ibrahîm.

dans les provinces soumises aux Rifains. L'administration du pacha, cependant, ne fut pas plus douce qu'auparavant puisque quelques années après, en 1150 de l'hégire, une grande famine sévit sur Tétouan, causant la mort d'une partie de la population, par l'incurie et la rapacité d'Aḥmed Rîfy¹.

Lorsqu'en 1152 Moulay Al-Mostady, à la suite des cruautés commises par lui, sur la personne de son frère Zeîn Al-'Abidîn², eut été détrôné par les 'Abîd, il dut s'enfuir de Miknâsa et se réfugier au sanctuaire d'Abd as-Sâlâm ben Machîch; puis, voyant qu'on ne le poursuivait pas, il se rendit à Tanger, auprès d'Aḥmed Rîfy, chez qui il resta deux mois avant de se rendre à Marrakech³. Le pacha Aḥmed avait définitivement embrassé le parti d'Al-Mostady, de qui il tenait la souveraineté sur Tétouan; lors de la restauration d'Abdallah, il ne voulut pas le reconnaître et, à sa suite, les gens du Rîf, du Faḥç et les Djabala commencèrent à secouer le joug du Makhzen. Seuls, les habitants du R'arb refusèrent de suivre ce mouvement et restèrent fidèles à Moulay 'Abdallah. La vengeance du pacha ne se fit pas attendre : il ravagea Al-Qçar et mit tout le R'arb à feu et à sang⁴.

Moulay 'Abdallah, résolu à affirmer son autorité sur les provinces du nord, réunit une grande armée d'*abîd* de Machra' ar-Ramla⁵ et la dirigea sur Al-Qçar. Aḥmed Rîfy,

1. Cf. *Istiqça*, IV, p. 69.

2. Cf. *Istiqça*, IV, p. 72.

3. Cf. *Istiqça*, IV, p. 71.

4. Cf. *Istiqça*, IV, p. 72.

5. Les 'Abîd (esclaves) étaient une garde nègre que Moulay Isma'il avait constituée, en fondant, pour les nègres de tout son empire, des colonies agricoles à Machra' ar-Ramla et à Oudjda al-'Aroûs. Les enfants de ces colons étaient instruits, les garçons, pour l'armée, les filles, pour la domesticité du harem. Cette milice, ainsi constituée et placée sous le patronage du traditionniste Boukhâry, fut une grande force pour Moulay Isma'il; mais, de même que les mamelouks d'Égypte et les janissaires

de son côté, fit de grands préparatifs et distribua une forte solde à ses soldats; mais la rencontre n'eut pas lieu : la discorde avait divisé l'armée du sultan, et tous étaient revenus sur leurs pas. La révolte éclatait de tous côtés : le sultan avait mécontenté les habitants de Miknâsa en les obligeant à construire à leur frais la porte *Bâb ar-Rîh* et à payer la *moîna* à la cour et à l'armée¹. En même temps, Al-Ka'îdy, conseiller du sultan, qui avait été envoyé comme percepteur chez les Arabes Ḥyayna, était massacré par eux². Le caractère violent du sultan, que ne tempérerait plus la sage influence de cet homme de valeur, ne connut aucun frein. Il exerça d'atroces vengeances sur les partisans de ses frères, tout en laissant les tribus insoumises couper les routes.

En rabi' 1^{er} 1154, les 'Abîd résolurent de s'en débarrasser une seconde fois. Mais la mère du sultan, Khanâtha, fille du chaïkh Bekkâr, avertie à temps, s'enfuit à Fès³, suivie aussitôt de son fils, qui fut reçu avec joie par les Ouadâyâ. Pendant ce temps, était arrivé à Tanger le jeune Zeîn Al-'Abidîn frère du sultan, qui maltraité jadis par Al-Mostady au temps de son sultanat, s'était fixé à Fès sous Moulay 'Abdallah, et de là, s'était rendu dans les provinces septentrionales. Le pacha Ahmed l'avait reçu avec de grands honneurs, le logeant royalement et le retenant chez lui jusqu'à l'arrivée de la nouvelle que Moulay 'Abdallah s'était enfui de Miknâsa. Il écrivit alors aux 'Abîd pour proposer à leurs suffrages Moulay Zeîn Al-'Abidîn. Tous s'étant mis d'accord sur ce choix⁴, le pacha

de Turquie, ils constituèrent souvent, par leur turbulence, un véritable danger pour les sultans. Cf. Mercier, *op. cit.*, III, p. 288; Ezziâni, *op. cit.*, p. 29 et suiv.

1. Cf. *Istiḡā*, IV, p. 72; Ezziâni, *op. cit.*, p. 88.

2. *Ibid.*, IV, p. 72.

3. *Ibid.*, IV, p. 72; Ezziâni, *op. cit.*, p. 90.

4. Cf. *Istiḡā*, IV, p. 72; Ezziâni, *op. cit.*, p. 91; *Houlal*, p. 148.

proclama le nouveau sultan à Tanger; aussitôt, Tétouan, le Faḥç et les Djabala acclamèrent le jeune souverain qui partit, escorté de la cavalerie d'Aḥmed Rîfy, à Miknâsa, où il reçut le serment de toutes les tribus du centre (1154 = 1741). En apprenant sa déchéance, Moulay 'Abdallah, alors à Râs al-Mâ, aux environs de Fès, s'enfuit presque seul chez les Brabers.

Le nouveau sultan était doué des plus brillantes qualités; sa douceur et sa pondération contrastaient vivement avec la violence de ses frères, aussi gagna-t-il rapidement l'affection de ses sujets, à l'exception toutefois des Ouadâyâ et des Fasiens, restés fidèles à Moulay 'Abdallah. Si habile que fût Zeîn Al-'Abidîn dans l'art de gouverner des tribus et des villes insoumises, il ne pouvait remédier à la détresse des finances, ni payer les arriérés de solde des 'Abîd qui l'avaient élevé au pouvoir. Son impuissance suscita, chez ces mercenaires, un mécontentement général qui fut cause de sa perte.

Il se mit en route, en effet, à la tête des 'Abîd, pour faire rentrer dans l'obéissance Fès et les Ouadâyâ, mais avant tout combat, la discorde éclata dans l'armée; les soldats exigèrent le paiement de leur solde; Zein Al-Abidîn, ne pouvant les satisfaire, revint à Miknâsa, tandis qu'une partie des 'Abîd retournait à Machra' ar-Ramla, et que le reste pillait, pour se venger, les jardins de Miknâsa¹.

Moulay 'Abdallah était toujours chez les Brabers, guettant le moment favorable pour recommencer la campagne. Lorsqu'il eut vent des difficultés que rencontrait Zeîn Al-'Abidîn, il descendit de la montagne, rentra à Fès où il fut reçu avec des transports d'allégresse et s'installa dans sa résidence de *Dâr ad-Dabîbar*². A cette nouvelle, le

1. Cf. *Istiḡā*, IV, p. 73; Ezziâni, *op. cit.*, p. 92.

jeune sultan, n'osant pas engager la lutte, quitta Mîknâsa et prit la résolution de vivre dans la retraite.

Cette rentrée en scène de Moulay 'Abdallah n'était pas de nature à satisfaire les 'Abîd. D'autre part, Aḥmed Rîfy, qui avait tout à craindre de son retour au pouvoir, voulait empêcher, à tout prix, son parti de se reconstituer. Il écrivit donc lettre sur lettre aux 'Abîd, pour les engager à persister dans leur rébellion et à reprendre comme sultan Moulay Al-Mostaḍy, qu'ils avaient destitué trois ans auparavant. Les 'Abîd acceptèrent cette solution, en haine d'Abdallah, et proclamèrent pour la seconde fois Al-Mostaḍy, mais lorsqu'Aḥmed Rîfy, s'étant avancé, quelques mois après, à la tête des Rifains jusqu'à Al-'Assâl dans la banlieue de Fès ¹, voulut faire les mêmes démarches auprès des Fasiens, en leur envoyant une lettre qui fut lue publiquement, il n'en obtint qu'un refus ironique, ce qui décida Al-Mostaḍy à marcher contre Fès.

Le pacha Aḥmed avait joint ses troupes aux 'abîd de Miknâsa, commandés par le qâid Fâtiḥ ibn An-Nouîny. Les deux armées arrivèrent aux environs de la capitale le 22 safar 1156 et commencèrent à l'investir. Leurs préparatifs étaient considérables; les Fasiens entendaient sans discontinuer le bruit du canon et du tambour; la plus grande animation régnait dans les deux camps. Les tribus de la banlieue, Ḥyâyna, Cherâqa et Aoulad Djâma', refoulées jusque sous les murs, ravageaient les jardins et pillaient les récoltes : la terreur régnait à Fès.

Cependant, Moulay 'Abdallah y était resté, encourageant les habitants à la résistance. Lorsqu'il se rendit compte du nombre de ses ennemis, il perdit confiance et décida d'implorer le secours des Brabers. Il quitta donc secrètement son palais de Dâr Dabîbar' à la tête de dix cavaliers et se

1. C. *Istiḡā*, IV, p. 74; Ezziâni, *op. cit.*, p. 93-95; *Ḥoulal*, p. 152-153.

rendit dans les plaines d'Al-'Achâr, où étaient campés les Aït Adrasen'. Arrivé au milieu du douar, il retourna sa selle et attendit. « Qu'est-il arrivé à notre seigneur? » lui demandèrent les Brabers. — « Je suis venu vers vous, répondit-il, pour implorer votre secours contre ce montagnard, autrefois notre esclave, qui s'est enrichi à nos dépens et s'est ensuite révolté contre nous. Notre frère Al-Mostady l'a enhardi contre nous et il est venu s'emparer de nos villes, les vôtres en réalité, et vous confondre, vous qui êtes les plus dignes soutiens de notre dynastie. Mais vous ne supporterez pas cet affront, Salut! »¹. Ayant dit ces paroles, il remonta en selle et revint en toute hâte à Dâr Dabîbar'.

Trois jours se passèrent en mouvements de cavalerie et en escarmouches, mais une grande bataille était imminente. Elle eut lieu dans une vaste plaine au pied de la Koudiat Tâmezzît, depuis 'Aïn al-Maqbouwa jusqu'à Dâr Ibn 'Amr'. Les Brabers descendirent de la montagne comme un flot tumultueux, en poussant des clameurs de guerre. Les troupes d'Ar-Rîfy et d'Al-Mostady mises en pleine déroute, abandonnèrent leur camp qui fut livré au pillage : l'ennemi emporta tous les bagages et les effets précieux, ne laissant que les canons, les mortiers et les bombes. Mais ce butin ne profita pas aux partisans d'Abdallah : attaqués en route par des partis de Berbères qui n'avaient pas assisté à la bataille, ils se virent enlever tout ce qu'ils avaient pris, entre autres les tentes d'Ar-Rîfy et d'Al-Mostady'.

1. *Ibid.* Les Aït Adrasen sont une confédération de Brabers orientaux, comprenant une vingtaine de tribus cantonnées au nord de Fès, telles que les Aït Ayach, les Beni Ouaraïn, les R'yâta, etc. Cf. De Segonzac, *op. cit.*, p. 291-292.

2. *Istiqçâ*, IV, p. 74; Ezziâni, p. 95.

3. Au nord-ouest de Fès, sur la rive gauche du Seboû.

4. *Istiqçâ*, IV, p. 75 et suiv.; Ezziâni, p. 96-97.

Le sultan 'Abdallah fit couper les têtes des rebelles : on en réunit 700, blanches et noires. Il s'occupa ensuite de faire traîner par des mules, les canons et les mortiers, et transporter trois cents tonneaux de poudre à l'arsenal de Fès. Quant aux fuyards, ils reprirent en toute hâte la route de Tanger, après avoir perdu leur général, le qâid An-Nouîny. Arrivés au Djebel az-Zabîb, ils furent assaillis par les habitants, qui tuèrent Sidy Mouhammad, fils de Moulay Al-Mostady, croyant qu'il était rifain¹.

Ahmed Pacha Rîfy revint à Tanger, avec les débris de l'armée rifaine, la plupart des 'abîd ayant déjà déserté. Cette victoire retentissante fortifiait le parti d'Abdallah; les Ouadâyâ hésitants se rallièrent à lui, ainsi que les 'abîd; de tous côtés arrivèrent des ambassades lui annonçant la soumission des principales villes. Le sultan reçut tous ces envoyés avec une grande affabilité et parvint à se concilier les tribus du centre.

Cependant, Al-Mostady tenait toujours la campagne. Ahmed Rîfy, soutenu par les Anglais de Gibraltar, qui lui envoyaient des munitions, montrait une grande activité à réparer ses pertes. Il avait juré qu'il ne mangerait pas de viande et ne boirait pas de lait, jusqu'à ce qu'il pût s'emparer de Fès et la livrer au pillage². Il envoya à Moulay Al-Mostady 200 chevaux, 200 tentes, 1.000 fusils et 50.000 mithqals, à partager entre les 'abîd du prince; puis il prit rendez-vous avec lui et partit de Tanger, en djoumâda 1^{er} 1156 (février 1747)³.

Les deux armées réunies présentaient une aussi grande surface, et un appareil aussi puissant que dans la campagne précédente. Il fut impossible à Moulay 'Abdallah d'éviter la rencontre : il implora donc de nouveau l'appui des Arabes Hÿâyna, Charâqa et Oulad Djâma', des Sofîân et

1. *Istiqâ*, IV, p. 75.

2. *Istiqâ*, IV, p. 61; Ezziâni, p. 97.

3. *Ibid.*

des Beni Mâlik, et écrivit aux Aït Adrasen et aux Djerrouân : « Si vous voulez de l'argent et du butin, préparez-vous à partir pour Tanger ! » Tous vinrent se ranger sous ses bannières et sortirent de Fès en bon ordre, ralliant en passant toutes les tribus alliées, pour en former autant d'ailes de chaque côté de la colonne ¹.

Pendant ce temps, Al-Mostady avait pénétré à l'improviste à Miknâsa, avec ses 'abîd et les Beni Hasan, qui y avaient commis les pires excès, aussi les habitants s'étaient-ils réunis pour les repousser et les chasser de leur territoire. Cet événement n'avait servi qu'à retarder la marche du prétendant, qu'Aḥmed Rîfy attendait dans la plaine d'Al-Qçar, avec une nombreuse armée composée de tous les contingents des provinces du nord-marocain, Rifains, Faḥçya, Djebala, Khloṭ, Ṭlîq, Bdaoua et des garnisons de Tanger, d'Al-'Arâich et d'Al-Qçar. Lorsque la nouvelle lui parvint de la marche d'Abdallah, il n'attendit pas Moulay Al-Mostady, mais s'avança résolument vers l'ennemi qu'il rencontra sur les bords de l'Oued Louqqoç.

C'est le 4 de Djoumâda II de l'an 1156 qu'eut lieu la bataille d'Al-Manza, aux environs d'Al-Qçar, où se décida le sort du Maroc septentrional. Les Arabes qui formaient l'avant-garde d'Ar-Rîfy ayant été culbutés, Moulay 'Abdallah se précipita sur le centre composé de Rifains. Le combat fut très court; l'armée de Tanger, mise en déroute, se dispersa de tous côtés.

Les Ouadâyâ partirent sur les traces des Rifains, tandis que Moulay 'Abdallah s'emparait du camp ennemi. Parmi les morts, on trouva le pacha Aḥmed Ar-Rîfy; un soldat lui coupa la tête et la porta au sultan qui la fit expédier à Fès et accrocher à la Porte brûlée (*Bâb al-Maḥroûq*). Ne

1. *Ibid.* Le récit d'As-Slâouy est beaucoup plus détaillé et précis que celui d'Ezziâni, mais tous deux ont utilisé les mêmes sources.

voulant pas perdre de temps, afin d'empêcher le parti ennemi de se reconstituer autour d'Al-Mostady, le sultan poursuivit sa marche jusqu'à Tanger; mais à son arrivée sur les hauteurs qui dominant la ville, il vit venir à lui les vieillards et les enfants, portant les *Qorân* sur leurs têtes et demandant l'*aman*. Il leur pardonna et n'exerça de représailles que sur les parents et les intimes d'Aḥmed Ar-Rîfy¹.

*
* *

La défaite et la mort du pacha de Tanger plongea les Rifains dans la consternation. Bien que la province de Tanger fût écrasée d'impôts et de charges militaires, les Fahçya avaient depuis longtemps lié leur fortune à la cause d'Aḥmed; les Rifains, survivants de l'armée des Moudjâhidîn, et qui formaient ses plus fermes soutiens, étaient animés par l'espoir du butin: partout où ils passaient, les champs étaient ravagés. Cette période fructueuse avait duré plusieurs années et lorsque le sultan fut venu rétablir la paix à Tanger, les Rifains s'enfuirent de tous côtés pour échapper aux représailles.

Moulay 'Abdallah séjourna à Tanger quarante jours, qu'il employa à pacifier la région et à faire l'inventaire des biens du pacha pour les confisquer. Il fit venir un khodja de Fès et le chargea de cet inventaire: on trouva dans le palais d'Ar-Rîfy, des sommes d'argent, des armes, des étoffes, des tapis, des selles et des vêtements en nombre incalculable. On s'empara aussi des esclaves, hommes et femmes, des chevaux, des mules et des troupeaux, qu'on distribua aux Brabers. Les fermes furent pillées, les champs moissonnés et le palais de la qaçba, ruiné de fond en comble².

1. *Istiqçâ*, IV, p. 77; Ezziâni, p. 99; *Houlal*, p. 153.

2. *Ibid.*

Les parents, courtisans et officiers du pacha subirent les mêmes châtiments. L'historien de Salé compare les richesses d'Ar-Rîfy aux trésors de Qâroûn, dont parle le Qorân¹, et dit que leur confiscation enrichit le sultan et consolida sa puissance. Malgré les persécutions dont furent l'objet, plus tard encore, les parents et les partisans d'Ar-Rîfy, son nom resta vénéré parmi les Rifains, qui n'ont pas cessé d'attribuer à ce grand homme tous les travaux, les constructions défensives et les palais de la région de Tanger. Dernier représentant des Moudjâhidîn et héritier de leur gloire, c'est avec respect que les Faḥçya, d'origine rifaine pour la plupart, montrent son tombeau, probablement apocryphe, dans un groupe de mausolées appelés *Qoubour al-moudjâhidîn*, dans la vallée de Boûbâna². Personne n'oublie qu'il porta à son apogée la puissance politique et militaire du gouvernement du Maroc septentrional, qui perdit avec lui tout espoir de recouvrer son autonomie.

IV

LES OULAD 'ABD AÇ-CADOQ, GOUVERNEURS DE TANGER.

La présence de Moulay 'Abdallah avait suffi pour calmer l'effervescence qui régnait depuis tant d'années dans les milieux rifains. Mais l'influence de la famille d'Aḥmed était restée entière, et son parti se reconstitua sitôt après le départ du sultan. Celui-ci ne pouvait rester longtemps dans le nord : Al-Mostaḍy tenait toujours la campagne dans la région de Miknâsa, quoique n'ayant avec lui qu'une petite armée de fidèles, car la défaite et la mort du « champion

1. Sourates XL, versets 24-25 ; XXIX, 38 ; XXVIII, 76-82.

2. Cf. Salmon, *Une tribu marocaine...*, p. 254 ; Budgett Meakin, *op. cit.*, p. 98.

de l'islamisme », Aḥmed Rîfy, avait abattu le courage des plus audacieux.

Moulay 'Abdallah, se rendant à Miknâsa, ne rencontra aucun obstacle sur son passage et put se reposer quelques mois dans la capitale, pour réparer ses pertes. L'année suivante (1157), il se mit en route vers le nord à la recherche de son frère ; mais il parcourut vainement le Ḥaouz¹ : Moulay Al-Mostaḍy s'était enfui chez les Doukkâla, puis à Tamesnâ. Pendant qu'on le poursuivait dans ces tribus, il accourut à Tanger et resta au Faḥç, choyé par ses anciens partisans et par la famille d'Ar-Rîfy.

La puissance de cette famille rifaine restait telle, en effet, qu'en dépit des persécutions et des confiscations exercées contre ses membres, elle s'était imposée de nouveau en deux ou trois ans dans la région de Tanger. Le Ḥaouz était encore peuplé d'anciens moudjâhidîn, tout dévoués à sa cause et qui espéraient la voir rentrer en grâce. En 1158 ils crurent la révolte d'Aḥmed oubliée et se hasardèrent à tenter une démarche auprès du sultan. Moulay 'Abdallah se trouvait à la Qaçba d'Aboû Fekrân, près de Miknâsa, lorsqu'il vit venir à lui une centaine d'anciens moudjâhidîn de Tanger et du Rîf, accompagnant la veuve du pacha Aḥmed Rîfy et ses deux enfants, qui lui apportaient un riche présent, en demandant l'*aman*. La députation échoua complètement : le sultan courroucé ignorait les élans de générosité et de grandeur d'âme qui conquièrent le peuple le plus farouche ; il accepta le présent, mais fit saisir et égorger les deux enfants et les cent Rifains².

Loin de terrifier les Rifains, cette cruauté inutile les poussa à se grouper autour de leurs anciens chefs et à reconnaître pour sultan Al-Mostaḍy, qui venait d'arriver au Faḥç. 'Abdallah n'osa pas s'opposer à cette restauration

1. *Istiḳcâ*, IV, p. 87 ; Ezziâni, p. 102 et suiv.

2. *Istiḳcâ*, IV, p. 79 ; Ezziâni, p. 106.

et en 1160, nous trouvons Tanger gouvernée par le propre frère du défunt pacha, le qâid 'Abd al-Karîm ben 'Alî Ar-Rîfy¹. Al-Mostady vivait donc à Tanger, où on le respectait à l'égal d'un sultan; mais cette bonne entente ne dura pas. Le prince laissa libre cours à son naturel violent : il abusa de l'hospitalité qui lui était offerte, s'aliéna les Tétouanais qui, déjà indisposés contre les Rifains, refusèrent de lui prêter serment², et tyrannisa les Faḥçya et les Tangérois. La discorde ne tarda pas à éclater entre lui et le qâid 'Abd al-Karîm Ar-Rîfy. Il emprisonna ce dernier, confisqua tous ses biens et lui fit crever les yeux. Cette fois, la mesure était comble : les Rifains se soulevèrent, s'emparèrent d'Al-Mostady, pillèrent ses propriétés et le livrèrent à son frère, Moulay 'Abdallah³.

Le sultan exila le rebelle à Acîla, où il fut logé dans le palais construit jadis par le qâid des Moudjâhidîn, Al-Khidr R'aîlân, à la Qaçba (1164). Mais là encore, ce prince turbulent chercha à réorganiser le parti de l'opposition, en s'appuyant sur les Chrétiens : il reçut des Anglais de Gibraltar des munitions et des armes et leur vendit en échange du blé et des approvisionnements⁴. Moulay 'Abdallah, voulant mettre un terme à ces agissements, dut chasser son frère d'Acîla et l'exiler à Sefroû où il mourut en 1173 (1759)⁵.

L'insurrection du nord-marocain pouvait être considérée comme terminée, et en livrant Al-Mostady au sultan, les Rifains avaient fait preuve de soumission au Makhzen. Aussi la période qui suit cet événement, jusqu'à la mort

1. *Istiḡā*, IV, p. 83, 87.

2. *Ibid.*, p. 83; Ezziâni, p. 114.

3. *Ibid.*, p. 83, 87; Ezziâni, p. 114.

4. *Istiḡā*, IV, p. 87; Ezziâni, p. 115; Thomassy, *op. cit.*, p. 233 et suiv. C'est Mouḥammed fils d'Abdallah qui fut chargé d'expulser Al-Mostady, d'Acîla; il le fit conduire à l'ès, où le prétendant se plaignit au sultan : on lui rendit ses meubles et effets et on l'envoya à Sefroû chez les Djoûtites. Il alla mourir à Sidjilmâsa.

5. *Istiḡā*, IV, p. 87; Ezziâni, p. 115-116.

de Moulay 'Abdallah, fut-elle une ère de prospérité pour le Haouz, dont les habitants travaillaient à effacer les traces des derniers troubles. 'Abd al-Karîm, rendu impuissant par sa cécité, fut remplacé par 'Abd aç-Çadoq, fils du pacha Aḥmed, dont la proclamation par les Rifains reçut la ratification du sultan¹.

Prévoyant le prochain avènement de Moulay Mouḥammad, fils d'Abdallah, 'Abd aç-Çadoq se rendit auprès de lui à Marrakech, où il exerçait les fonctions de khalifat pour son père, et lui offrit de superbes présents de la part des habitants de Tanger². Le jeune prince n'oublia pas ce fidèle serviteur; en 1173, il partit de Marrakech et vint visiter les provinces septentrionales, où on le reçut triomphalement. Les habitants de Tétouan, qui avaient recouvré leur indépendance à la mort d'Amed Rîfy, se pressèrent au devant lui, précédés de leur vieux qâid Aboû Hafç Al-Ouaqqâch³. Le sultan ordonna la construction du fort de Martil, sur l'oued du même nom, puis alla faire une démonstration platonique devant Ceuta⁴ et vint camper près de Tanger. Le pacha 'Abd aç-Çadoq Ar-Rîfy vint à sa rencontre, accompagné des chorfa de la région et de chefs

1. *Istiḳḳâ*, IV, p. 95.

2. *Ibid.*

3. Ezziâni dit : Mouḥammed ben al-Ḥâdj 'Omar Al-Ouaqqâch, c'est-à-dire le fils du vieux qâid Al-Ouaqqâch, ce qui est beaucoup plus vraisemblable, puisque cet événement se passait trente ans après la prise de Tétouan par Aḥmed. Ce Mouḥammad fut élu par les habitants après qu'ils eurent assassiné leur qâid At-Tamîmy. Cf. Ezziâni, p. 120 ; *Istiḳḳâ*, IV, p. 95. D'après Ezziâni, Al-Ouaqqâch ne vint pas au-devant du sultan à son arrivée à Tétouan, car il venait d'être révoqué et s'était réfugié au mausolée de Moulay 'Abd as-Salâm ben Machîch.

4. « Arrivé devant cette ville, il s'arrêta pour examiner les ouvrages qui défendaient la place ; il reconnut qu'un homme sensé ne devait pas songer à s'en emparer, et se contenta d'ordonner à ses troupes d'envoyer une décharge de mousqueterie à poudre ; les infidèles répondirent par une volée d'artillerie à boulet qui fit trembler les montagnes ». Ezziâni, p. 130.

rifains, auxquels le sultan fit une distribution d'argent et de propriétés. Puis, Mouhammad donna l'ordre de construire des galiotes à Martil, près de Tétouan et désigna 'Abd al-Hâdy, frère du pacha 'Abd aç-Çadoq pour prendre la direction des chantiers¹.

Pendant près de dix ans, le pacha de Tanger s'appliqua à faire régner la justice sur ses administrés rifains, à attirer leurs compatriotes au Faḥç pour grossir son parti et à employer tous les stratagèmes pour faire rentrer Tétouan sous son autorité. Mais le Makhzen voyait avec crainte son parti se reconstituer et les relations d' 'Abd aç-Çadoq avec les chefs rifains se resserrer. En 1180 (1766) une grande révolte éclata au Rîf; Moulay Mouhammad ne put en venir à bout, qu'en s'assurant des principaux chefs de famille de la région. Il soupçonna à tort ou à raison le pacha de Tanger d'intelligence avec les tribus insurgées et résolut sa perte. Le convoquant donc à Miknâsa il le fit arrêter avec son escorte, puis envoya à Tanger l'ordre d'emprisonner une centaine de personnes de sa famille ou de ses proches².

Afin que le châtiment fût plus exemplaire et laissât au Faḥç une impression plus profonde, il se rendit lui-même à Tanger, confisqua les biens d' 'Abd aç-Çadoq et fit abattre sa maison. Puis il exila les frères du pacha avec leurs enfants à Mahdya en les plaçant sous la surveillance d'un membre de leur famille, Mouhammad ben 'Abd al-Malik³.

Après avoir détruit entièrement la maison d'Ar-Rîfy, le sultan, craignant que cette famille ne revînt plus tard au pouvoir à l'appel des Rifains, voulut ruiner l'influence rifaine au Faḥç. Il exila tous les Rifains de marque et ne

1. *Istiqâ*, IV, p. 95; Ezziâni, p. 130.

2. *Istiqâ*, IV, p. 103; Ezziâni, p. 142.

3. Un auteur du nom d'Aboû l-'Abbâs Aḥmed As-Sadrâty dit que le transfert des Rifains à Mahdya n'eut lieu que quatre ans après. Cf, *Istiqâ*, IV, p. 103; Ezziâni, p. 142.

laissa à Tanger que les gens paisibles et de peu d'influence : un corps de 1.500 *'abîd* vint de Mahdya pour les contenir et les surveiller (1180 = 1766¹). Cette fois, la puissance régionale de la famille d'Abd aṣ-Ḥadoq était bien anéantie. Le Faḥç avait perdu définitivement l'indépendance relative qu'il conservait sous l'administration d'une famille de gouverneurs héréditaires.

*
* *

Les sultans comprirent que pour imposer leur autorité directe dans la région de Tanger, il devaient éloigner les Rifains et remettre le pouvoir aux mains de fonctionnaires venus du centre et appuyés sur des *'abîd* dévoués au Makhzen. Aussi voyons-nous les Oulad 'Abd aṣ-Ḥadoq écartés du gouvernement de Tanger pendant près d'un siècle. Après l'exil de cette famille, le sultan Mouḥammad envoya à Tanger deux qâids de Miknâsa, Ach-Chaïkh et Al-Ahrar ben 'Abd Al-Malik, qui se rendirent impopulaires aux *'abîd*. Ceux-ci se révoltèrent en 1190 (1776), voulant tuer leurs qâids, qui s'enfuirent d'abord à Acîla, mais purent ensuite tenir tête à la sédition et en punir les instigateurs².

Cependant, le sultan ne pouvait plus supporter la turbulence de cette milice, qui commettait les pires excès dans tous les ports de la côte où elle était casernée. Moulay Mouḥammad s'en rendit maître par la ruse ; il convoqua tous les *'abîd* à Dâr 'Arby, pour les ramener à Miknâsa. De toutes parts, de Tanger, d'Acîla, d'Al-'Ârâich et de Rabat, ils accoururent en hâte à ce rendez-vous ; lorsqu'il y furent réunis, le sultan les livra aux Arabes Sofiân, Beni Mâlek et Khloṭ qui les emmenèrent en esclavage³. Ils obtinrent

1. *Ibid.*

2. Ezziâni, p. 148-149.

3. Ezziâni, p. 150.

il est vrai leur pardon quatre ans après, mais leur puissance militaire était détruite. Moulay Mouhammad décida de remplacer les 'abîd de Tanger par des Rifains, pensant que l'effervescence était calmée depuis longtemps chez ces Berbères. Il y avait ainsi dans la ville, en 1200 de l'hégire, une garnison de 3.600 soldats du Rif¹. Mais les sultans, successeurs de Mouhammad, eurent soin de placer cette garnison sous les ordres d'un gouverneur de Miknâsa et non du nord. En 1209 (1794), le propre frère de Moulay Solaîmân, Moulay At-Tayyîb, était gouverneur de Tanger³.

Plus tard, à la fin du règne de ce sultan, lorsque le jeune Ibrahîm, insurgé contre son oncle avec l'appui du chérif d'Ouazzân, Moulay al-'Arby, se réfugia dans les provinces septentrionales, la région de Tétouan et d'Al-Qçar fut de nouveau en proie aux horreurs de la guerre civile. Tétouan acclama le jeune sultan et le reçut dans ses murs, où il resta jusqu'à sa mort en 1821. Mais Al-'Arâîch et Tanger, qui était alors gouvernée par un qâid rifain du nom d'Abou 'Abdallah Al-'Arby As-Sa'idy, refusèrent d'embrasser la cause d'Ibrahîm et restèrent fidèles au vieux sultan, qui vint se fixer à Tanger pour diriger les opérations contre Tétouan².

Les Oulad 'Abd aç-Çadoq, pendant ce temps, avaient travaillé à rentrer en grâce. Sous le règne de Moulay Solaîmân, ils furent les plus dévoués parmi les fonctionnaires du Makhzen. Remis en possession de leurs anciennes propriétés, ils prirent rang dans l'entourage du sultan, en retrouvant leur ascendant d'autrefois. En 1807, nous trouvons un petit-fils d'Ab aç-Çadoq gouverneur de Mogador, au moment où le sultan décidait d'autoriser l'importation des marchandises d'Europe dans l'empire

1. *Istiqçâ*, p. 117.

2. *Ezziâni*, p. 172-173.

3. *Istiqçâ*, IV, p. 162.

chérifien¹. C'est sans doute le même Aḥmed ben 'Alī ben 'Aby aṣ-Çadoq ar-Rīfy, qui fut chargé en 1228 (1813) d'aller, à la tête d'un corps d'armée, châtier la province du Rīf, où on vendait des approvisionnements aux Espagnols de Melilia².

L'obscurité subsiste sur l'histoire de la famille, pendant la période qui suit le règne de Moulay Solaïmân, jusque vers 1860. Les documents sur le nord-marocain nous font défaut et les Oulad 'Abd aṣ-Çadoq, devenus de simples fonctionnaires, ne jouent pas, dans la première moitié du xix^e siècle, un rôle assez important pour trouver place dans le seul ouvrage historique que nous possédions sur l'époque moderne, le *Kitâb al-Istiḡḡâ*.

Quelle que fût la confiance accordée par Moulay Solaïmân et ses successeurs, aux descendants d'Aḥmed pacha Rīfy, le Makhzen eut soin de les écarter systématiquement du gouvernorat de Tanger. Nous ne les y retrouvons, en effet, qu'en 1860, date à laquelle un Ben Abboû exerçait les fonctions de khalifa du délégué du Sultan, Al-Khaṭīb, à Tanger. Ces Ben Abboû, apparentés aux Oulad 'Abd aṣ-Çadoq, sont des descendants d'Abd al-Malik qui avait été préposé par Moulay Mouḥammad à la garde des Rifains, à Mahdya, en 1766. Leur famille est encore influente à Tanger, où quelques-uns des leurs ont occupé plusieurs fois les fonctions de khalifa des gouverneurs rifains³. Le Ben Abboû, dont nous parlons plus haut, collabora aux travaux d'Al-Khaṭīb pendant la guerre d'Espagne, remplit les fonctions de gouverneur intérimaire et ne craignit pas, en cette qualité, d'ordonner l'exécution du chérif filâly

1. Thomassy, *op. cit.*, p. 379-380.

2. *Istiḡḡâ*, IV, p. 149; Ezziâni, p. 195. Le premier de ces deux ouvrages dit Aḥmed ben 'Abd aṣ-Çadoq simplement.

3. Cf. Salmon, *Une tribu marocaine...*, p. 259.

Sidy Sa'id, qui avait tué en pleine rue de Tanger un commerçant français (1855)¹.

Il fut remplacé par un compatriote rifain du nom de Sa'idy, de la grande famille des Sa'idyîn de Tanger², qui avait déjà fourni un gouverneur à la ville en 1820. Les deux gouverneurs suivants, Ben Kerroun et Sî Boû Selhâm, étaient des Miknâsyîn, mais les Rifains reparurent avec le qâid Al-'Abbâs Amkechched, des Beni Ouriâr'el, dont le long gouvernement vit commencer la lutte contre les prétentions de la tribu d'Andjera à rejeter l'autorité du pacha de Tanger.

La province de Tanger, qui avait englobé, à l'époque d'Aḥmed Rîfy et d'Abd aṣ-Çadoq, tout le Rîf occidental et une grande partie du R'arb avec Al-Qçar, avait été amoindrie à diverses époques. Tétouan s'était détachée la première, et, à sa suite, le Rîf occidental; sous Moulay 'Abd ar-Raḥmân, Al-Qçar devenait la capitale du R'arb qui constituait un gouvernement indépendant du nord-marocain. Sous Moulay Ḥasan, la province de Tanger, le Haouz, comprenait encore dix tribus : Faḥç, R'arbya, 'Amar, Mezoura, Andjera, Beni Ouad Râs, Beni Mçawwar, Djebel Habîb, Badâoua, et Beni Ider³.

La tribu d'Andjera fut la première à s'affranchir de la domination de Tanger. Elle ne commença réellement à s'agiter, que lorsque Mouḥammad ben 'Abd aṣ-Çadoq fut nommé au gouvernement du Haouz. Les difficultés des Oulad 'Abd aṣ-Çadoq avec les Andjera sont dues, sans aucun doute, aux influences idrisides, prépondérantes dans la région. Bien que cette tribu, issue des anciens R'omâra et Çanḥâdja dévoués aux Idrisides, ne se rattache

1. Le tombeau du chérif, situé au Marchan, est aujourd'hui un but de pèlerinage. Sur cet événement, cf. Godard, *op. cit.*, p. 625.

2. Cf. Salmon, *op. cit.*, p. 258.

3. Cf. A. Le Chatelier, *Notes sur les villes...*, p. 11.

pas au groupement du Djebel 'Alem, plusieurs familles chérifiennes s'y disputent la prépondérance religieuse : celle des Oulad Baqqâl, celle des Belaïchich et celle des Reïsoûnyîn, influents surtout au sud, dans la région de Tétouan. Enfin, les Andjera appartenant en grand nombre à la confrérie des Derqaoua, ont naturellement une disposition marquée à l'opposition au Makhzen.

C'est sous l'influence de ces chorfa idrisides, qu'en 1884 un grand mouvement se fit en faveur de la maison d'Ouaz-zân. Les Andjera entretenirent des relations avec le chérîf Hâdj 'Abd as-Salâm, demandant à se placer sous sa protection pour échapper au Makhzen, qui d'ailleurs s'en vengea cruellement. Ils eurent alors un qâïd indépendant, du nom de Mouhammad Amkechched, frère d'Al-'Abbâs, ancien pacha de Tanger, puis furent replacés sous l'autorité de Mouhammad ben 'Abd aç-Çadoq, qui s'y fit représenter par un *chaïkh*; mais trois de ces fonctionnaires, soupçonnés d'entretenir des intelligences avec les insurgés, furent révoqués successivement et, lors de son passage à Tanger en 1889, Moulay Hasan décida, malgré les protestations des Andjera, de les placer directement sous l'autorité du pacha de Tanger¹. Le supplice du *tabaçça*², que les Andjera firent subir à un délégué du pacha à la suite de cette mesure, montra que la tribu était décidée à résister jusqu'au bout.

Deux ans après, en 1891, elle eut encore l'occasion de manifester son hostilité contre Tanger. Mouhammad ben 'Abd aç-Çadoq, après avoir occupé pendant près de quinze ans le gouvernement de Tanger, fut remplacé par son fils Hâdj Mouhammad, qui fit preuve d'une grande incapacité politique et se rendit odieux par ses exactions. A la fin de

1. Cf. A. Le Chatelier, *op. cit.*, p. 70.

2. Ce supplice consiste à crever les yeux du patient au moyen d'une faucille rougie au feu.

l'année 1891, les tribus, mécontentes de l'administration du pacha, se soulevèrent et mirent Tanger en grand danger. Naturellement, Andjera était en tête. Les puissances européennes, dans le but de protéger leurs nationaux, dont les intérêts étaient menacés, envoyèrent à Tanger des navires de guerre, auxquels le gouvernement français joignit un cuirassé et un croiseur¹. Ce déploiement de force amena la révocation du pacha; mais les Oulad 'Abd aç-Çadoq ne furent pas tous compris dans cette disgrâce, et le Makhzen appela pour occuper ce poste délicat un des leurs, qui compte parmi les hommes d'État les plus remarquables de la période contemporaine, 'Abd ar-Raḥmân ben 'Abd aç-Çadoq.

*
* *

Ce descendant d'Ar-Rîfy, né vers 1855, était khalifa de son oncle Mouḥammad ben 'Abd aç-Çadoq, pacha de Tanger. Lorsque le sultan Moulay Ḥasan passa dans cette ville en 1889, il remarqua les aptitudes et l'intelligence du jeune khalifa, qu'il emmena avec lui à Fès. Peu de temps après, il le nomma pacha à Oudjda, sur la frontière algérienne. Au bout de deux ans, lorsque son cousin Ḥâdj Mouḥammad eut été révoqué, à la suite du soulèvement des tribus du nord, 'Abd ar-Raḥmân fut investi du gouvernement de Tanger qu'il occupa pendant huit ans. Habile diplomate, il sut reculer de quelques années la séparation de l'Andjera; musulman fanatique, il lutta de toutes ses forces contre les empiètements des Européens, multipliant les obstacles contre leurs acquisitions de propriétés.

Une mesure hostile aux Chrétiens le rendit populaire chez les Faḥçya. Ayant remarqué que les ambassades européennes qui se rendaient à Fès, rapportaient générale-

1. Cf. Rouard de Card, *Les traités entre la France et le Maroc*, p. 85 et suiv.

ment des concessions de terres accordées par le sultan dans la banlieue de Tanger, il prit les devants en offrant aux Faḥçya et aux habitants de Tanger qui en feraient la demande, des terres domaniales inaliénables. Il obtint même du sultan l'autorisation d'acheter pour le compte de l'État les terres susceptibles de tomber aux mains des Européens, par suite de vente après décès des propriétaires. Ces terres étaient ensuite prêtées à des fonctionnaires, qui n'en payaient même pas le loyer. Plusieurs agglomérations nouvelles, telles que Djâma 'al-Moqra' et Adrâdib, se formèrent ainsi dans ces dix dernières années¹.

En 1899, 'Abd ar-Raḥmân fut nommé gouverneur de Fès : son influence ne fit que grandir; sa présence continue au Makhzen le rendit indispensable. Il fut chargé, tout en conservant son poste administratif, de missions d'un caractère diplomatique. C'est ainsi qu'il alla, comme ambassadeur à Londres, pour assister au couronnement d'Edouard VII, puis en qualité de commissaire marocain à la frontière de Nemours, et enfin, tout récemment encore, à Melîlia avec une mission, auprès des qâïds du Rîf, pour organiser la police des tribus de cette région.

Quelques-uns de ses parents profitèrent de cette influence : son frère Sî Qaddoûr fut nommé khalifa à Tanger, fonction qu'il occupe encore; son cousin Ḥâdj 'Abd as-Salâm, fils de Mouḥammad ben 'Abd aḥ-Çadoq et frère de Ḥâdj Mouḥammad, tous deux anciens pachas de Tanger, fut appelé au gouvernement d'Acîla. Après le départ d' 'Abd ar-Raḥmân, le gouvernorat de Tanger fut occupé par Tâzy de Fès, décédé au bout de quelques mois et remplacé par Bargach pacha, fils de Sa'id Bargach, de Rabat, qui avait succédé à Al-Khaṭîb comme délégué du Sultan à Tanger. Au bout de deux ans (1902), le pacha Bargach ayant été nommé Amîn, Ḥâdj 'Abd as-Salâm, pacha d'Acîla, lui succéda en cette qualité à Tanger.

1. Cf. Salmon, *op. cit.*, p. 197, 257.

*
* *

Le jeune gouverneur, âgé seulement d'une trentaine d'années, fils, neveu et frère de fonctionnaires, élevé par conséquent dans les milieux makhzen, et imbu en même temps d'idées de grandeur nobiliaire, comme dernier descendant d'une longue lignée de chefs militaires, n'était guère préparé à faire face aux difficultés qui surgirent, dès le lendemain de sa domination. Longtemps contenus par la politique d'Abd ar-Raḥmān, les Andjera recommençaient à s'agiter, et il devint bientôt nécessaire de les détacher de la province de Tanger, pour leur donner une autonomie presque complète, avec un qâid, un Amkechched¹, frère précisément de ce Mouḥammad Amkechched qui avait gouverné l'Andjera, douze ans auparavant. Puis, surgirent d'autres difficultés, créées par la promulgation et le commencement d'application du nouveau système d'impôt, le *tertīb*, que la population refusait de payer. Enfin, Moulay Aḥmed Ar-Reïsoûly, après avoir vécu de brigandages pendant quelques années, parut prendre en main la cause du paysan opprimé, en organisant avec l'appui des Andjera un mouvement insurrectionnel au Faḥç, en menaçant la sécurité de Tanger, pour enlever ensuite un Européen, M. Harris, qu'il ne rendit que moyennant rançon.

La campagne de Ḥâdj 'Abd as-Salâm avait manqué d'énergie; le paiement de la rançon, donnant satisfaction aux exigences personnelles d'Ar-Reïsoûly, calma seul les insurgés, qui se séparèrent pour vaquer aux travaux des champs. Mais l'hiver suivant (1904) était à peine achevé, que Moulay Aḥmed, qui n'avait cessé d'inquiéter le gouvernement de Tanger, en battant la campagne avec une poignée

1. Amkechched a été remplacé cette année dans l'Andjera par le qâid Douaïs.

d'hommes, de Zînât à Acîlâ, recommençait à soulever les tribus du Haouz. Hâdj 'Abd as-Salâm entreprit une expédition contre lui, en usant des procédés de pacification coutumiers aux troupes du Makhzen : un village convaincu d'avoir fourni des approvisionnements aux rebelles fut pillé et incendié, d'où protestations indignées des Faḥçya. Ar-Reïsouly mit à profit cet état d'esprit des Djebala : il se présenta à eux comme un libérateur, un protestataire contre les exactions et les cruautés des gouverneurs. Plein de haine contre les Oulad 'Abd aḥ-Çadoq depuis qu'il avait été emprisonné par 'Abd ar-Raḥmân Pacha, champion intéressé des revendications du Djebel 'Alem contre le Makhzen, pactisant avec les Européens, il eut bientôt réuni des bandes assez fortes pour tenir en échec la garnison de Tanger.

*
* * *

L'histoire des Oulad 'Abd aḥ-Çadoq devrait logiquement s'arrêter à l'enlèvement récent de M. Perdicaris. Mais dans ce petit drame qui dura plus d'un mois, nous trouvons encore quelques indications utiles pour l'histoire des rapports de cette aristocratie militaire avec l'aristocratie religieuse des chorfa, qui s'est tenue à l'écart, en surveillant de loin les événements dont le Haouz de Tanger était le théâtre.

Les chorfa Beni 'Aroûs virent d'un mauvais œil l'arrivée du prisonnier de Reïsoûly au village de Taraddân, entièrement habité par les Oulad Berreïsoûl. Jamais, disaient-ils, le Djebel 'Alem n'avait été souillé par la présence d'un chrétien. En réalité, les Beni 'Aroûs, soucieux de ménager le Makhzen, craignaient surtout d'attirer sur leur tribu maraboutique les représailles qu'il ne manquerait pas d'exercer, pour recouvrer au décuple la rançon déjà importante qu'Ar-Reïsoûly exigeait pour son

prisonnier. Mais leur sympathie pour Moulay Aḥmed et l'œuvre qu'il avait l'audace d'entreprendre ne subit pas d'atteinte, comme les négociations en vue de la libération de M. Perdicaris en fournirent la preuve. Lorsque les chorfa d'Ouazzân eurent mis, une fois de plus, leurs bons offices, à la disposition des puissances européennes pour plaider au camp de Reïsoûly la cause du prisonnier, Si Mouḥammad Torrès, délégué du sultan à Tanger, dont nous avons déjà eu l'occasion de signaler le rôle joué dans l'élargissement de Reïsoûly, prisonnier à Mogador, mit encore son influence au service de ses compatriotes tétouanais, les Oulad Berreïsoûl : il délégua un Reïsoûly de Tétouan, auprès de son cousin à Taraddân, pour discuter les conditions de la rançon et contrecarrer les démarches des chorfa d'Ouazzân.

Ar-Reïsoûly triompha : le pacha 'Abd as-Salâm fut révoqué, en même temps qu'un qâïdat fut créé chez les Djebala pour l'agitateur. Moulay Aḥmed, chérif 'alamy, défenseur des droits des faibles contre les exactions des gouverneurs, champion de l'Islamisme, déjà qâïd, a tout à fait l'allure d'un chef de parti. Si sa carrière ne se trouve pas brusquement interrompue par quelque accident, facile à prévoir en pays musulman, nous le retrouverons plus tard, personnage politique influent ou chef d'une congrégation chérifienne, peut-être de la *ṭriqa al-miloûdya*, confrérie des Oulad Berreïsoûl de Fès, qui n'attend plus qu'un organisateur, pour prendre toute l'activité à laquelle elle semble préparée.

G. SALMON.

Au premier abord, l'état politique du nord marocain paraît d'une définition facile. Exactions des agents du Makhzen, anarchie des tribus, influence des chorfa, tels sont les lieux communs d'une observation superficielle. Mais dès

qu'on fouille plus profondément, soit le présent, soit le passé, on voit se dessiner dans le mouvement actuel, comme dans ceux dont il procède par antécédents, quelques éléments essentiels d'une situation complexe.

L'indépendance des chorfa idrisides à l'égard du Makhzen et leur ascendant sur la foule berbère retiennent l'attention, et bientôt, on constate qu'en réalisant le concept d'une aristocratie chérifiennne homogène, on méconnaîtrait le fait capital des fractionnements et des localisations de son action. — L'histoire montre ce que sont les origines des influences chérifiennes, leurs groupements variés, et leur rôle.

Tout le nord du Maroc a été profondément dévoué au khalifat idriside — mais le khalifat n'a pas tardé à se fractionner au profit des souverainetés provinciales. Celles-ci ont disparu, puis une renaissance de l'Idrisisme temporel s'est manifestée, par les destinées tourmentées du royaume idriside de Hâdjar an-Nasr. Il a disparu à son tour, et la persistance du dévouement aux chorfa dans le milieu berbère, a facilité la reconstitution d'un troisième état idriside, celui des Hamoudites.

Enfin, la lignée de Moulay Idris a définitivement perdu le pouvoir souverain. Ses représentants se sont disséminés dans les tribus, se faisant oublier des puissants du jour, sans cesser d'être, pour les musulmans rifains et djebâla, ce qu'étaient pour les Musulmans de l'Irak, les héros et les martyrs de Kerbelâ.

Dépossédés de leur patrimoine temporel, les chorfa ont trouvé dans la ferveur de leur foi intéressée un patrimoine spirituel. Avec Moulay 'Abd as-Salam ben Mâchich, avec Abou al-Hasan ach-Châdhely, ils sont devenus les apôtres d'une rénovation religieuse, qui était en même temps une nouvelle renaissance idriside.

Les « Voies » mystiques, propices aux associations, sont devenues la voie de leur relèvement; après avoir person-

nifié le khalifat, émanation de l'Islam, ils ont personnifié l'Islam même, pour le Maghrib, inféodé par le Soufisme au culte des saints.

Puis la décadence spirituelle a suivi le même cycle que la décadence temporelle. Elle n'a pas détruit cependant la vénération des Berbères du Nord, pour leur saint du Djebel 'Alem. Son culte est resté vivace, dans la montagne sacrée — le Djebel — où chorfa et tholba vivent autour du tombeau de l'aïeul, comme les lamas d'un Thibet musulman. Mais l'activité primitive de l'Idrisisme religieux a fait place à l'apathique indépendance d'une noblesse cantonnée dans la routine de son prestige.

Autour d'elle, les tribus voisines du Djebel 'Alem forment un grand parti, fidèle aux chorfa contre l'administration du Makhzen, sans les craindre cependant, ni les suivre eux-mêmes, dans leurs rivalités d'intérêts.

On conçoit ainsi dans le mouvement politique du nord marocain un premier élément, d'activité variable, désagrégé aujourd'hui par une anarchie organique, divisé par les antagonismes des clans chérifiens, des tribus, de leurs fractions, et de leurs villages — mais n'attendant peut-être qu'un nouveau saint, un nouveau prophète pour s'affirmer avec une énergie renouvelée. Tel qu'il subsiste, le parti du Djebel 'Alem n'a pas cessé de constituer un facteur prépondérant de l'équilibre si longtemps dominé, sous tant de formes, par le chérifisme idriside.

Déjà, l'essaimage de la maison d'Ouâzzan, a montré comment des rejetons vigoureux peuvent sortir du vieux tronc, toujours vivant. Avec Moulay 'Abd-Allah Chérif, avec le saint d'Ouâzzan, la lignée de Moulay 'Abd as-Salam a connu des jours de grandeur et de prospérité. Comme les 'Alamyîn, les Ouazzanyîn ont eu à compter avec le Makhzen, avec sa politique de concessions opportunes et de divisions habiles. Leur étoile semble moins brillante. Mais un autre

essaim, venu lui aussi de la Montagne Sacrée, s'agite et grandit à son tour : celui des Reisounyîn avec leur confrérie chérifienne si activement croissante des Kittanyîn, et leur Fra-Diavolo, coupeur de routes, dont le banditisme chérifien émeut l'Europe par ses coups d'audace, et renverse les pachas.

La Montagne Sacrée, prélude-elle par ces spasmes à un réveil de l'Idrisme militant? S'endort-elle, en s'agitant au hasard, dans la léthargie de ses lamasseries chérifiennes? Si le passé montre ce qu'est le présent, il ne soulève pas les voiles de l'avenir. Mais l'Idrisme, sous tous ses aspects, le Chérifisme local avec toutes ses variantes, n'en comptent pas moins dans la politique du nord marocain, comme facteurs, définissables et variés, d'un problème délicat.

D'autres facteurs interviennent encore, précisés par la trame d'un autre enchaînement de faits historiques. A la suite des Moudjahidin, combattants pour la Foi, les milices rifaines ont pris pied, par une colonisation héréditaire, dans la région de Tanger. Avec elles, sont venus les pachas rifains, feudataires du sultan, dans leur duché du Haouz — grands vassaux militaires qui ont investi et renversé les souverains, au temps de leur puissance. Elle s'est éclipsée à son tour, mais le souvenir en est rappelé au XIX^e siècle, et conservé jusqu'à nos jours, par les pachas Oulad 'Abd ač-Çadoq, héritiers de l'aristocratie militaire jadis rebelle, asservie maintenant, et dévouée au Makhzen.

La trace du passé subsiste dans l'antagonisme persistant de Tétouan, comme dans l'hostilité des Andjera et de leurs voisins, contre les gouverneurs rifains de Tanger. Elle se manifeste par les rivalités traditionnelles de la féodalité religieuse contre l'aristocratie militaire et administrative. Elle survit jusque dans la concurrence faite aux chorfa d'Ouazzan, par les chorfa de Tétouan, dans les négociations engagées avec Reïsoûly.

Peut-être l'histoire précise-t-elle ainsi quelques directions de grandes lignes, dans la formation du chaos apparent. — Elle signale, en tous cas, quelques acteurs de premier plan, sur la scène politique, où s'agitent confusément les masses berbères.
